

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 44 (1973)

Heft: 12

Artikel: Feuilles éparses : le chant de l'aventure, le temps des paradoxes et des élans : 1922-1926 : effritements et lézardes d'une société fatiguée

Autor: Moine, Virgile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles éparses

Le chant de l'aventure, le temps des paradoxes et des élans

1922-1926 : Effritements et lézardes
d'une société fatiguée

par Virgile MOINE

Avant-propos

Après avoir publié trois cahiers de « Souvenirs » évoquant la société d'avant 1914 que j'ai vécue comme enfant, puis la guerre mondiale en pays jurassien, et l'immédiat après-guerre où la frénésie de vivre s'était emparée de tous les milieux, l'ADIJ renouvelle sa traditionnelle hospitalité en m'offrant son numéro de décembre consacré à l'époque qui s'est écoulée de 1922 à 1926.

Montherlant a écrit que « la jeunesse est l'époque où l'on passe à côté de tout ». S'il est facile de faire revivre en les poétisant les heures de l'enfance, la ferveur adolescente et les tumultes juvéniles sont en revanche difficiles à rafraîchir et ressusciter. On retrouve les faits et les décors, mais les sentiments se ternissent.

La société d'après-guerre s'effritait et la paix basée sur la seule loi du plus fort lézardait l'édifice européen, inhabitable quelques années plus tard. Démocratie et dictature, abondance et chômage, révolution technique et méfiance atavique rongeaient le corps social. Mais la jeunesse, à l'accoutumée, n'en a cure ; elle vibre intensément à l'appel du large. Et le chant de l'aventure, dans un monde qui nous semblait... mourir d'asphyxie ne pouvait être entendu qu'en bravant la mort, car jeunesse et mort se sont toujours choyées.

Les paradoxes ? A 20 ans, on plonge dans les contradictions, on s'y complait comme le véritable alpiniste préfère les sentiers abrupts aux pentes douces, ne serait-ce que pour exercer ses muscles.

Les élans ? Hardis et lumineux, nourris d'enthousiasme, ils affirment l'aspiration vers les cimes face à l'enlèvement qui guette les meilleurs dans un ordre immuable tissu d'habitudes qui happent la personne pour n'en plus faire qu'un individu numéroté. Et les chutes succèdent aux élans ; maintes ailes se brisent.

Certains esprits chagrins, en lisant mes « Souvenirs », crieront au sacrilège, à l'exhibitionnisme, au narcissisme. Le plus beau voyage pour le vieil homme qui aperçoit déjà l'autre rive, le seul qui compte, c'est celui qu'on fait sans bouger, sans voiture ni billet, à l'intérieur de soi-même. Et si d'autres manifestent quelque humeur à la lecture de ces pages, je leur répondrai benoîtement que j'atteins l'âge où l'on a fait assez de bêtises pour avoir le droit d'écrire ses « Souvenirs ».

Novembre 1973.

U. M.

I. 1922 : Dépression, marasme, chômage et misère

L'après-guerre immédiat avait éveillé d'immenses espoirs. Mais on sentait dès 1921 des craquements de plus en plus apparents et rapprochés dans l'édifice économique. Peu de faits saillants dans ce magma gris me sont restés en mémoire, au contraire de la fresque agitée de 1914 à 1918. Cloîtré par la préparation d'examens, happé par de harassantes périodes de service militaire, parcourant les nouvelles sans malade curiosité, j'ai peine à reconstituer le film de ces années ternes. Tout nous touchait, mais rien ne marquait profondément notre vie quotidienne. On avait sonné les cloches pour fêter la signature du Traité de Versailles, comme on le fit vingt ans après pour le sinistre accord de Munich, sans en supputer les conséquences. Et d'autres traités furent signés, en taillant dans la chair vive des peuples, en abandonnant l'Allemagne au chaos, en démantelant l'ancien Empire austro-hongrois, en créant des Etats tout neufs, nationaux et nationalistes. Comme nous ne lisions que des journaux d'expression française, les actes des vainqueurs nous apparaissaient dictés par l'équité. Dans l'impossibilité d'exercer notre esprit critique, les mass media étant inexistantes, nous vivions dans un monde tapissé de vérités incontestées. Nombre de nos aînés croyaient à la pérennité de l'ordre instauré par la Société des Nations. Rares étaient les voix qui en dénonçaient la fragilité, et la paix imposée à Versailles paraissait définitive et juste. D'ailleurs, on admettait que toute guerre était révolue, les armes étant devenues trop meurtrières. Il y avait bien encore quelques conflits marginaux, des foyers qui s'éteindraient d'eux-mêmes, en Irlande, en Syrie, en Grèce...

La France, qui avait perdu trois millions de soldats, ravagée dans ses riches provinces du Nord et de l'Est, exigeait des réparations. Elle avait dû verser 5 milliards de francs-or aux Prussiens en 1871. Alors les vaincus de 1918 n'avaient qu'à déboursier eux aussi, l'Allemagne dû-elle travailler trente ans ! Et nous applaudissions à la fermeté de Poincaré le Lorrain et aux cocoricos de Barrès. Wilson, le sénile rêveur de New York, qui ignorait tout des questions européennes, compliquait, disait-on, par ses thèses fumeuses et humanitaires, des problèmes fort simples. Or, le débiteur, l'Allemagne en l'occurrence, se débattait dans une situation inextricable, décomposée en trois ou quatre camps hostiles : séparatistes bavarois et rhénans, nationalistes et militaires refusant la défaite qu'ils attribuaient à la trahison de l'arrière, socialistes et communistes n'admettant pas de faire supporter au peuple allemand les erreurs du régime vaincu. Tous s'accordaient sur un point commun : éluder à tout prix la question des réparations. Nos voisins du Nord et l'Autriche s'enfonçaient dans le chaos et le désespoir. Le mark s'effondrait, on se passait à titre de curiosités des timbres d'un million... pour l'affranchissement d'une lettre.

Dans mon entourage, certains se morfondaient : les polices d'assurances allemandes, très nombreuses en Suisse avant 1914, irremboursables, frappaient de petits épargnants... qui en appelaient à l'aide fédérale, tandis qu'en France, des millions de rentiers modestes se lamentaient sur leurs avoirs perdus en Russie. On parlait de 10 milliards de francs-or, et les maudits bolcheviques se refusaient à rembourser même

un rouble. D'ailleurs, là-bas, la contre-révolution l'emportait, écrivait-on, et Lénine était emprisonné. Et proche de nous, l'Italie ne subissait que grèves et soubresauts, faute de débouchés pour son travail et ses travailleurs. Les irrédentistes s'agitaient, menés par un certain Mussolini, journaliste à Milan.

On parlait peu des autres continents ; l'Europe dominait le monde connu. Il est vrai que les Etats-Unis, bien que lointains — 10 à 15 jours de traversée — commençaient à peser étrangement sur les destinées de la planète sans qu'on s'en aperçût beaucoup. Car chacun, dans nos bourgs et villages, se nourrissait de sa « feuille », qui réservait une portion plus que congrue aux événements extra-européens. La radio, appelée longtemps TSF, en était encore au stade expérimental. On citait bien quelques chercheurs et « bricoleurs » qui s'essayaient à capter, grâce à des appareils de leur propre fabrication, des nouvelles fragmentaires émises en morse par la tour Eiffel. L'un d'eux, M. Courvoisier, maître à l'École secondaire des filles à Delémont, m'introduisit un jour dans son laboratoire. On entendait quelques grésillements, entrecoupés de « fritures », et le brave homme certifiait que ce moyen nouveau bouleverserait la planète. Sceptiques, on l'écoutait poliment, comme on le fait d'un innocent, sans le contredire.

* * *

La situation, dès 1921, s'était dégradée rapidement. Il y avait eu des signes précurseurs, des craquements avant la dégringolade. On commença par ne plus embaucher, et des célibataires et mes contemporains cherchèrent du travail au-delà des frontières, dans le Pays de Montbéliard et dans les villes, où l'on se noie dans la masse anonyme. Ceux qui sortaient de l'École polytechnique ou des technicums s'expatrièrent, au service des prospecteurs américains, hollandais ou belges, ou s'engagèrent comme architectes dans les départements du nord de la France.

Puis on débaucha les ouvriers-paysans, travaillant en fabrique et vivant sur un lopin de terre. Cette judicieuse combinaison avait assuré jusqu'alors la prospérité des Franches-Montagnes et de l'Ajoie et maintenu des mœurs archaïques, imperméables au socialisme, voire au syndicalisme.

Le chaos grandissant en Europe centrale, les usines fermèrent peu à peu leurs portes, d'abord les succursales, puis les maisons-mères. Les portefeuilles de commandes étaient à sec. Seules travaillaient encore les fabriques vivant du marché intérieur : produits alimentaires et vitaux, quelque peu l'habillement. Or le Jura — géographique — terre d'élection de l'horlogerie vouée à l'exportation, était frappé de paralysie. La Chaux-de-Fonds, assurait-on, comptait 7000 chômeurs.

La crise devint si violente dès 1922 que chacun en sentit les effets dans son corps et dans son âme. Et comme tout se tient dans une société qui se refuse à admettre les lois de l'interdépendance, patrons et ouvriers connurent en commun la détresse ; les commerçants virent fondre leurs recettes, et communes et cantons, privés des ressources de l'impôt, procédèrent à des coupes sombres dans leurs administrations. On ferma des classes lors de décès ou de mises à la retraite, on supprima des emplois. Des chantiers publics s'ouvrirent pour les chômeurs : cons-

truction de chemins, endiguement de rivières. A Porrentruy, je croisais des terrassiers improvisés se rendant à l'Allaine et au Creugenat. Et dans toutes les communes, de pauvres gens, le rouge au front de désespoir, allaient « timbrer », c'est-à-dire faire constater leur chômage pour toucher une aide quotidienne, juste assez pour subsister mais trop peu pour vivre. Résignés, ils occupaient leurs journées à ramasser du bois mort, des baies et des champignons, bricoler, s'offrir pour de menus travaux. La détresse rend envieux. On jalousait les fonctionnaires et prébendiers à l'abri de la crise.

Et la vie continuait. On dénonçait les « Boches », les bolcheviques, en oubliant que ces vastes marchés — près de 200 millions d'hommes — se dérobaient, plongés eux-mêmes dans l'anarchie et le désespoir. Était-ce le « Crépuscule des Dieux » ?

* * *

Mes propres perspectives d'avenir, elles aussi, s'annonçaient plus moroses que roses. Dans le Jura, on fermait maintes classes. Trente diplômés de l'enseignement primaire rongeaient leur frein. Et dans les écoles secondaires, sous prétexte d'économies, on supprimait des classes parallèles, à Porrentruy, à Saint-Imier, à Bienne, démantelant ainsi un progrès social introduit quelques lustres auparavant.

Frais émoulu de l'université, je constatais avec amertume que si les fonctions officielles engendrent des titres, les titres, eux, ne donnent pas forcément de fonctions officielles. Malgré mes diplômes et brevets, mes chances étaient minces. Je caressais certes l'espoir de continuer mes études, mais les bourses n'existaient pas. Et y en eût-il eu que nous aurions considéré comme une déchéance d'y recourir. Pour le commun, l'État aidait ou assistait, car on ignorait alors l'euphémisme d'« œuvres sociales ». Fierté chatouilleuse de terriens refusant une obole de la communauté ; la dignité exigeait d'être libre de toute attache envers le pouvoir : ne rien payer ni recevoir.

Deviendrais-je officier de carrière où me poussait mon besoin d'action ? Ou journaliste, bien qu'à 22 ans on se sente plus hérésiarque qu'orthodoxe ? Tout compte fait, en avril 1922, je ne m'appuyais que sur une certitude : trois mois de service militaire obligatoire en perspective.

Comme certain héros de la chanson, ne sachant pas où j'allais, j'y allais tout de même !

II. Préludes militaires en mineur

Une pause d'un soupir à peine après mes examens, et j'entrais en caserne à Liestal pour un cours de « patrouilleurs » d'une durée de quinze jours. Je remplaçais au pied levé un camarade aîné qui s'était dérobé. On constatait, conséquence du marasme économique, une désaffection générale vis-à-vis de la défense nationale. Le militarisme allemand étant vaincu, pourquoi maintenir un appareil coûteux ?

Nous étions dix-huit officiers, dont j'étais le benjamin, dans une cohorte qui passait son temps à évoquer les exploits du service actif comme s'il se fût agi de Verdun ou des Flandres. J'en étais saoul et trouvais mes Helvètes ridicules à en pleurer.

Et l'enseignement aussi était ridicule et... mineur : patrouilles de pointe d'une armée en marche, comme avant 1914. Deux lieutenants-colonels, paternels quinquagénaires, dirigeaient ces exercices d'un autre âge. La nature, printanière, en revanche, brillait d'un vif éclat. Pour nos déplacements, des bicyclettes et des... bons de transport ; on ignorait alors l'emploi des cars. Les découvertes n'en étaient que plus riches : les villages bâlois et argoviens, noyés dans les cerisiers en fleurs, s'appuyaient aux croupes du Jura tabulaire, si différent des plis jurassiens en combes et cluses de chez nous. Mais les maisons révélaient le même style que dans le Val-Terbi et les métiers à tisser et les navettes y ronronnaient, quoique au ralenti, comme jadis à Vicques. L'industrie n'avait pas encore envahi cette contrée d'une uniforme beauté, où la petite paysannerie régnait en maîtresse. A midi, frugalement, au « Löwen » ou au « Sternen », on se contentait d'œufs sur le plat ou de fromages arrosés d'un café kirsch, liqueur maison.

Je dus me rendre une fois — souvenir qui s'est gravé d'indélébile façon — au pont couvert de Stein-Saeckingen, avec deux camarades. Premier contact avec le Rhin, le vieux Rhin charriant plus d'histoire et de haine que de boue, tranquille, étale. En toile de fond, les deux cloches à bulbe de Saeckingen, jaunes comme des jonquilles, que chantait le poète souabe Victor von Scheffel dans le « Trompette de Saeckingen », dont j'avais jadis lu des extraits. Causette avec les douaniers allemands appâtés par quelques cigarettes, prudents et polis, vêtus d'uniformes usés jusqu'à la corde. L'Allemagne ne cachait pas sa détresse.

Le soir, au mess, mes camarades, alémaniques et romands, issus la plupart de la banque et de l'industrie — dont G. Ruedin, industriel à Bassecourt — débattaient avec objectivité des causes qui précipitaient l'Occident dans le chaos. Ayant des antennes un peu partout, ils impressionnaient par leurs jugements nuancés l'étudiant que j'étais, francophile à outrance et nourri de savoir livresque. Ils prévoyaient la faillite allemande, l'impuissance de la France seule à récupérer 30 milliards, le retour lointain à l'équilibre européen et à la réouverture des marchés. Mais on dénonçait... la main et l'œil de Moscou, présents partout. « Biertisch » de notables et d'hommes engagés...

* * *

Sans transition, je mobilisai à Tavannes avec le régiment 9 que commandait alors le lieutenant-colonel Cerf, authentique Jurassien, humain, chaleureux, enthousiaste, volontiers amoureux du panache. Tous les officiers et sous-officiers étaient en surnombre, chevronnés du service actif, tandis que quatre classes d'âge seulement avaient été appelées chez les soldats. Déséquilibre, effectifs squelettiques, cadres vivant dans le passé et plus intéressés par les retrouvailles « bien arrosées » que par les leçons à tirer de la guerre. Presque une amicale.

Le bataillon 24 — j'étais incorporé à la compagnie I/24 — cantonnait à Lajoux où la troupe coulait des heures fastes : travail le matin à exercer les formations en ordre dispersé au signe, ou à tirer, à chanter, dans les combes et sous les sapins, bercé par les sonnailles, les pieds dans les bouses fraîches et le nez dans le thym mouillé ; l'après-midi,

entraînement sportif (surtout du football), tandis que les cadres, dans le terrain, suivaient à s'assimiler les éléments nouveaux de la tactique, notamment l'avance par appuis de feu.

On tenait encore à la tradition et à l'étiquette : les jeunes officiers, les « bizuts », étaient présentés au bataillon massé en carré, face au drapeau ; souhaits de bienvenue du commandant et rappel aux cadres et à la troupe des vertus de discipline et d'obéissance. J'étais seul devant le front, en 1922, et la tête me tourneboulait...

Les compagnies vivaient en vase clos, et les officiers ayant leur propre popote — ordinaire de la troupe amélioré à nos frais — une réelle camaraderie nous unissait sous l'égide du capitaine Henry, directeur de banque au civil, débonnaire et bienveillant, plus préoccupé des écarts de son cheval que de son avancement personnel. Nos aînés : le premier-lieutenant Juillerat — qui s'intitulait « vieux lieutenant » ! — étudiant en théologie, futur aumônier et curé de diverses paroisses jurassiennes, maniait un langage percutant et soulevait l'hilarité lorsque entendant un soldatesque « Nom de D... ! », il répondait en écho par un plus sonore : « Dis m... ! » Puis le premier-lieutenant Kraft, observateur d'aviation, victime d'un terrible accident dans le Jura vaudois une heure après avoir tournoyé au-dessus de Lajoux et salué notre unité.

Quant aux cadets, le lieutenant Jean Gressot (futur préfet de Porrentruy et conseiller national) et moi-même, nous jouions comme des chatons exerçant leurs griffes, débattant de thèmes historico-politiques entrecoupés d'éclats de rires et de saillies, tandis que le lieutenant Stauffer, un horloger solide et positif, arbitrait par un sempiternel : « Quelles gueules ! », approuvé par la galerie...

Un exercice de collaboration infanterie-artillerie avec tirs réels fit sensation à cette époque. La presse française et la littérature militaire avaient dénoncé le « scandale » des erreurs de réglage du fameux canon de 75, erreurs qui avaient causé la mort de plus de 40 000 soldats français, de 1914 à 1918. Ces négligences criminelles avaient ému l'opinion publique, en Suisse aussi. Pour recréer un climat de confiance, le groupe d'artillerie 6 (Jura), avait préparé une démonstration avec obus de guerre : un travail d'horlogers, un réglage absolu que la guerre n'eût guère permis, faute de temps.

Tout le régiment, massé en bordure du plateau de Béroie, au nord de Bellelay, assistait au spectacle. Les batteries tiraient d'un emplacement invisible à quelques kilomètres en arrière, sans voir les buts. Les projectiles sifflaient au-dessus de nous ; on les voyait éclater sur une crête, à quelque 500 mètres, d'abord les schrapnells, en l'air, pour régler le tir, puis des fusants, des percutants, avec des gerbes se déplaçant à cadence variée. Sous nos yeux, les tirs étaient corrigés par téléphone. Enfants, nous applaudissions, fiers des exploits des artilleurs jurassiens, sans songer le moins du monde aux engins de mort et au génie destructeur des humains ; nos horlogers admiraient un « beau boulot », un feu d'artifice. Et la troupe regagna ses cantonnements en chantant, comme après une séance de cinéma...

L'école de recrues de Lausanne, qui avait débuté depuis quinze jours, manquant d'officiers, le lieutenant-colonel Cerf m'offrit de m'inscrire, par téléphone. Et c'est ainsi que je me rendis du Jura sur les bords du Léman pour une période de deux mois.

Le doux Pays romand

A 22 ans, je ne connaissais ni Lausanne, ni Genève, ni Fribourg, ni le Valais, exception faite d'une excursion de trois jours dans la région de Saint-Maurice¹. On n'avait alors ni argent ni moyens de transports à disposition. Deux semestres d'université à Neuchâtel, en revanche, et deux cents jours de service militaire à Colombier m'avaient familiarisé avec l'esprit neuchâtelois, volontiers frondeur, sec, précis et particulariste. J'ignorais la mosaïque que constituait le Pays romand, ses différences issues de la géographie, de l'histoire, d'institutions politiques diverses.

La Pontaise, où j'allais vivre deux mois durant, ressemblait à ces bâtiments uniformes et anonymes, conçus dans la seconde moitié du XIX^e siècle pour le seul besoin fonctionnel : écoles, mairies, gares, hôpitaux, casernes. Grise à façade maussade précédée d'un préau (orné ou hérissé de grilles) où se rassemblait la troupe, elle offrait alors l'avantage d'être située à l'orée de la ville, à proximité de l'actuel comptoir de Beaulieu et proche des places d'exercices. Un tram la reliait rapidement au centre et à la gare. Près du monde et loin du monde... L'intérieur dégageait une impression de géôle : murs tavelés et pisseux, chambres sans eau courante, cuvettes et cruches érodées par l'usage. Comparée à Colombier, au château, aux allées séculaires, au village vigneron, elle semblait une anonyme excroissance de l'administration, s'animant le soir, au moment de la déconsignation, quand des essaims de parents et surtout de jouvencelles, amies de grande, moyenne ou petite vertu attendaient les soldats à la grille du préau. La ville tentaculaire offrant ses attractions, la camaraderie n'y pouvait éclore comme à Colombier où les soldats vivaient en tribu, coupés du monde et de ses feux follets.

Ma section, composée de recrues du Vignoble et du Gros-de-Vaud, gars calmes, mesurés, réfléchis jusqu'à la prudence, sensibles aux éloges, se méfiant du panache, était complétée par une dizaine de Genevois, vifs, critiques, volontiers gouailleurs, fiers d'être du « 10 » ou du « 13 », ironiques et parfois saugrenus envers les « pedzous » lourdauds. Un Jurassien, Noirjean, carabinier et tireur d'élite, fidèle comme un épagneul, et un Valaisan, instituteur et factotum villageois, taciturne et bougon, complétaient ce museum. Carrupt, le Valaisan, exhalait du matin au soir sa mauvaise humeur contre l'administration militaire qui l'avait stupidement doté d'une paire de souliers de montagne cloutés et hérissés de crampons qui rendaient son pas pesant et disgracieux.

Les officiers appartenaient au monde des affaires, étudiants et enseignants étant appelés en principe dans les écoles d'été. Je partageais la chambre avec deux camarades aussi différents que don Quichotte et Sancho Pança. Le Genevois Pache, fonctionnaire aux douanes à Romanshorn, sportif accompli, élancé et souple, aux yeux de pervenche, s'ouvrait à tous les problèmes du monde. Quant à Sancho, marchand de bois en gros, marié, dodu, replet, réaliste, il s'honorait de tutoyer tous les notables du parti radical vaudois ; aimant ses aises, riche d'une collection de pyjamas en soie qui nous éblouissait, il incarnait l'ordre établi. Domicilié à Lausanne, on le voyait peu ou prou dès l'appel principal.

¹ Voir le N° 12/1972 du « Bulletin » de l'ADIJ.

Portant shako à cocarde cantonale, chacun étalait ses origines, nolens volens. Pour tous, j'étais le « le long Jura Berne », semi-Romand semi-Alémanique, venu des confins du pays. Les interminables discussions, au mess, coupées de propos gais, roulaient surtout sur la politique régionale, ouverte aux seuls initiés, sur la stagnation des affaires et sur... les déjeuners. Et ces hommes, mes aînés de trois ou quatre ans, ayant déjà mordu à la pomme de la vie, vantaient les hors-d'œuvre de l'Hôtel X, le poulet de Gavillet, les vertus de tel crû. Dans leurs contacts hiérarchiques, libres aux encolures, sans raideur, sûrs d'eux-mêmes. Bons vivants que la landwehr recevrait bedonnants, embourgeoisés, lourds de préjugés. Cadet par l'âge et l'expérience, je leur semblais échappé du fond des Allemagnes, barbare asociable et dur, sentant le camp, ignorant la gastronomie et les mystères de la politique. Il est vrai que par la seule vertu de l'exemple, le colonel de Perrot, à Colombier, m'avait donné une notion quasi mystique et monacale du rôle de l'officier ; et mes lectures de chevet se bornaient à Robert de Traz, Barrès. Montherlant — qu'on venait de découvrir — et Psichari, ce petit-fils de Renan devenu soldat-missionnaire en Afrique, l'avaient encore renforcée.

Les instructeurs de la place, honnêtes et désabusés, écrasés par un métier de routine, n'éveillaient guère de vocations. Un seul d'entre eux se détachait du peloton par sa verve incisive, son franc parler frisant l'arrogance, sa lutte ouverte avec le colonel commandant de corps Bornand dont il avait fait sa cible de choix : le lieutenant-colonel Isaac Secrétan, fils ou neveu du fameux philosophe ou du directeur de la « Gazette de Lausanne ». Enfant terrible, aimant à plastronner devant ses cadets, il avait déclaré, commentant un exercice préparé par le commandant de l'école : « C'est bôf et si c... que ce n'est même pas une supposition, tout au plus... un suppositoire ! »

Fort heureusement, ce vent de fronde ne soufflait pas jusqu'à la troupe. Je m'étais pris d'une passion possessive pour cette entité qu'était « ma section » et pour ces recrues de mon âge qui m'appelaient avec confiance : « Mon yeutnant ». Était-ce instinct de puissance, besoin de dominer ? Nous formions corps, coulés dans le même moule, communiant dans le désir de mâter la bête, d'atteindre des records de vitesse et de précision, nous prenant au jeu, puérils comme on peut l'être à vingt ans. Tel un novice au couvent, je me suggestionnais par une devise lue quelque part : « Être soldat, c'est être dur, probe, simple et clair. »

Obéissais-je à un idéal trop ardu ? Lors d'une inspection, à la mi-école, le colonel de Loriol, chef de l'instruction, un officier à la prestance noble, très à la française, me questionna : « Comptez-vous des hommes mariés dans votre section ? — Je l'ignore. — Combien d'agriculteurs ? — Je l'ignore. — De manœuvres ? » Je rougis et bredouillai. Par trois questions, cet officier distingué m'avait désarçonné et rappelé sans commentaires qu'une équipe se compose de « personnes » ayant leurs caractères propres et non pas d'anonymes numéros qu'on fond en un ensemble. Leçon profonde et qui porta ses fruits, la tâche première d'un chef civil ou militaire étant de connaître et comprendre ceux qu'on lui confie, ouvriers, élèves ou soldats, à travers leurs origines, leur milieu social, leurs soucis personnels.

* * *

On innovait peu à Lausanne. Néanmoins, une méthode de gymnastique nouvelle, dite Hébert, inspirée de la marine française, y faisait fureur et détrônait l'archaïque gymnastique suédoise pratiquée avec pantalons et souliers cloutés. Dès l'aube, avant le déjeuner, on courait au Bois-Mermet tout proche, en short — baptisé « cuissettes » — et espadrilles. Et vlan ! au sifflet, on simulait la marche des Indiens dans les hautes herbes, le bond, le ramper habile, le saut de grenouille, celui de carpe et autres contorsions sans engins ni raideur ni commandement. J'en devins si féru que, plus tard, mes élèves, à Saignelégier, s'y passionnaient aussi. Fin de séance en feu d'artifice : un rugby fantaisie ! La vie est belle à vingt ans, et le cacao fédéral en devenait succulent...

Le reste du jour s'écoulait banal à souhait : exercice à la Plaine-du-Loup, près de la Blécherette, où le Téméraire arrêta sa folle chevauchée après la défaite de Morat. Ou tirs au Chalet-à-Gobet, hameau comptant alors trois ou quatre maisons. Mes terriens de Vaudois découvraient des mousserons où nul n'y voyait goutte. Et la compagnie rentrait en caserne en hurlant, sans se soucier des oreilles pudiques, la gaillarde chanson : « En revenant du Chalet-à-Gobet... »

La « grande course » de dix jours, à travers le Gros-de-Vaud et les pentes du Jura révélait des villages quietes, cossus, somnolant sous la chaleur de juillet. Et la « petite guerre » — elle méritait cette épithète — avec des seuls fusils et une mitrailleuse par compagnie, eût fait sourire des experts étrangers. Le bataillon, guidé par un capitaine, avait erré dans les forêts, entre Bière et Saint-Cergue. Des Genevois, acerbes et frondeurs, entonnèrent un agressif : « O m... alors ! » sur un air de psaume, indéfiniment répété, piano d'abord, rinforzando, en finale par toute une troupe. Et il n'y eut aucune sanction. Quel drame c'eût été en d'autres régions du pays...

Dans la Vallée de Joux, mélancolique, coupée de murets, aux sapinières clairsemées, je ne saurais celer une aventure tartarinesque qui nous advint. Par une nuit épaisse, sous une pluie fine, mon petit détachement marchait en patrouille, silencieux comme des Sioux, ne voyant pas à vingt mètres, tâtant un introuvable adversaire. Capotes roulées en diagonale, comme les soldats russes de 1914, nous avions franchi un muret emmêlé de barbelés, trois éclaireurs en avant, quand le sol se mit à trembler, un mugissement déchira la nuit, une masse sombre fonça droit sur nous. La patrouille se volatilisa, s'enfuit à toutes jambes, escouade en déroute. Et les héros se retrouvèrent, peu glorieux, dans les souches et les gentianes humides. Commentaire : « C'est vache ! » Et mon rapport, menteur comme un communiqué du front, se résuma en trois mots : « Rien à signaler. »

A la fin de l'école, alors que tous rentraient gaiement chez eux, je passai sans transition de Lausanne à Colombier, emportant, gravé dans mon tréfonds, le souvenir d'une Romandie lémanique, terre rhodanienne et lumineuse, de gens d'oc, fils du soleil, gaillards et sociables, n'aimant guère les contraintes, ouverts aux beautés du monde et à la joie de vivre estompée à peine par une pellicule de puritanisme. Gens d'oc bien différents de ceux d'oïl du Pays de Neuchâtel et des vallées jurassiennes, industriels comme des fourmis, durs et volontaires. La Suisse romande ? Une mosaïque scellée par le seul ciment de la langue...

Les retrouvailles de Colombier

En cette fin d'août, Colombier, dans son écrin, commençait à se parer des ors et de la rouille annonçant l'automne. Entraîné, sûr de moi, le teint hâlé, délesté d'une mystique que Lausanne avait diluée, je retrouvai des lieux attachants. Nous accueillions nos recrues comme l'institutrice au premier jour de classe : Jurassiens, Neuchâtelois, Fribourgeois, répartis dans les trois compagnies. Air bienveillant et protecteur de haut en bas, confiant avec un brin d'inquiétude de bas en haut. Et ces braves garçons subirent le même entraînement que leurs aînés, sous les allées et sur le plateau de Planeyse, à La Tourne, à Bevaix, avec les mêmes exercices et les mêmes thèmes que j'avais joués comme recrue et élève officier ! L'armée de 1922, institution immuable et monolithique, avec ses dogmes, ses rites, ses vérités premières... Ici maintien de la gymnastique suédoise avec souliers cloutés, obstacles dosés avec paquetage, abus du pas de gymnastique. Un climat déjà fédéral, alémanique et roide, tempéré par deux éducateurs de talent, le major Sunier, un colosse méthodique et humain, qui revenait d'un stage dans l'armée française, et le major Lederrey, un soldat-né, exigeant au travail et camarade au mess.

Notre compagnie, formée de Neuchâtelois vifs et critiques, élément moteur, de Fribourgeois fidèles et lents, élément freineur, de Jurassiens divers tenant lieu de châssis, subissait l'empreinte de son chef, le premier-lieutenant Choffat, Suisse de l'étranger, ingénieur civil diplômé de l'École polytechnique, fils d'un professeur de géologie de l'Université de Lisbonne, d'une famille qui donna au Jura des magistrats, un diplomate, une lignée de banquiers. Racé, autoritaire comme un hidalgo, précis comme un ingénieur, mais sans attaches avec son Jura d'origine, il fit carrière à Paris et Barcelone, m'a-t-on dit. Et nous perdîmes sa trace...

La chambre que je partageais avec deux camarades était digne d'un palace comparée à celle de Lausanne : eau courante, glaces murales, W.-C., un appartement ! Mes collègues représentaient deux mondes opposés, qui se heurtèrent deux mois durant : Bauermeister, Suisse de l'étranger, bachelier de Lille, étudiant en mathématiques au Poly, cartésien, plongé dans la lecture des philosophes, incorporé au bataillon 21 sans jamais avoir vu le Jura, connu pour ses étourderies — il s'était présenté un jour au rassemblement sans ceinturon ni bandes molletières ! — musicomane, vivait dans un monde suprarationnel. La troupe, par simplification, l'avait baptisé « Baromètre », tout comme elle baptisa « Périra » son compère le lieutenant Périraz, instituteur fribourgeois, timide et conformiste, craintif et effacé, sincère et dévôt, qui n'admettait aucun coup de boutoir — ils étaient fréquents — de Bauermeister à l'ordre établi. Entre eux j'étais l'état-tampon.

La leçon de Lausanne ayant servi, j'appris à connaître chacune de mes recrues. En cette ère de crise, beaucoup n'avaient qu'une ambition : devenir douanier, facteur, gendarme, employé CFF. Tous sollicitaient un certificat attestant de leur zèle et de leur sens du devoir. L'exemption ou le renvoi leur eussent paru une catastrophe. Conformisme obligé ?

* * *

La « grande course » de l'école se déroulait dans la Béroche. Par un heureux hasard, notre compagnie logeait au château de Gorgier près de Saint-Aubin, les officiers chez le compositeur Lauber, quasi diaphane, distingué, qui nous jouait au piano les anciennes marches et les airs du folklore qu'il avait harmonisés, puis dialoguait avec mon ami Bauermeister de Debussy, Ravel, Wagner, Beethoven et Romain Rolland, thèmes dont j'avais alors une bien vague idée, car les « phonographes » de l'époque ne répandaient guère que des fragments des « Cloches de Corneville », de « Mignon », de « Carmen » et des opérettes viennoises. A l'ombre de mon ami, je ne paraissais que plus inculte².

Et du flot des souvenirs émerge aussi l'histoire de Grandson. Le récit de la bataille, je l'avais entendu dix fois déjà et seriné moi-même à de jeunes élèves. Or, sur l'initiative du major Lederrey, l'école suivit l'ancienne Vy-de-l'Etraz, au-dessus de Vaumarcus, pour... délivrer le château de Grandson où 400 des nôtres avaient été pendus ! On était dans l'ambiance. A la hauteur de Corcelles, il fit arrêter le bataillon, le rangea en landsgemeinde et expliqua par le menu, avec une simplicité qui en imposait, le schéma de la bataille de 1476. Il décrivit le caractère de Charles le Téméraire, la force de ses Etats et de son armée, l'emplacement du camp bourguignon, celle de l'artillerie — la plus puissante de l'époque — en première ligne, puis des combattants à cheval et à pied, directement en arrière. Ils finissaient de festoyer, prêts à lever le camp, sans aucune surveillance, quand apparut l'avant-garde des Suisses. Surprise générale des deux côtés. Sans attendre le gros, les contingents confédérés attaquèrent, bousculant le camp, mettant l'ennemi en fuite, s'emparant du trône ducal, de la couronne, d'innombrables bijoux, de meubles, de tentures, d'armes, de toute l'artillerie (qui est dans nos musées), de p... par centaines, qui suivaient les soldats.

Et le major Lederrey d'ajouter que ce n'était pas de la légende, mais de l'histoire, confirmée par les rapports des chroniques et de contemporains. Imprésario d'un genre nouveau, il fit jouer, avec plastron, l'action des Bourguignons et des Suisses. Nos recrues, même les plus amorphes, les sceptiques et les irréductibles se prirent au jeu, comme les acteurs d'un film. Jamais leçon d'histoire ne fut mieux comprise.

Tandis que la troupe bivouaquait, l'infatigable Lederrey reconstituait l'opération, avec force détails, à l'intention des officiers : l'indiscipline, la honte du partage, le pillage, le vol, les viols, les scènes sauvages des « héros » helvétiques, montagnards brutaux et bourgeois cupides, le courage aussi et l'esprit de décision, rien ne fut oublié, même pas les noms des chroniqueurs. Leçon digne d'une académie militaire. Au retour, nos hommes nous bombardaient de questions, naïves ou insidieuses. L'affaire des prostituées napolitaines suivant l'armée pour y offrir leurs charmes donnait lieu à commentaires épicés ou comiques. On se gaussait de la prétendue vertu des Confédérés qui avaient hérité des déchets des Bourguignons. Et les « grands ancêtres » que l'hagiographie scolaire avait présentés comme des héros purs étaient ramenés à leur dimension humaine.

² Les œuvres musicales, même les plus ardues, ont depuis lors été mises à la portée du grand public par les techniques nouvelles.

Enseignant hors pair, d'une autorité parfois massive, le major Lederrey réunissait les officiers des deux compagnies à lui confiées, chaque jour, dans son bureau, en fin de journée, tandis que la troupe vaquait à ses rétablissements. Un rapport d'entreprise, comme on le préconise aujourd'hui, critique, concis, objectif, conçu en fonction de l'ensemble.

Au mess, harassés par la vie au grand air, les aussi de lire toujours les sempiternels titres, on parcourait les journaux sans commentaires : « Guerre civile en Allemagne — Vague fasciste (mot nouveau) en Italie. — L'Allemagne demande un moratoire. — La France menace d'occuper la Ruhr. »

Malgré les élections au Conseil national, nous étions indifférents, voire insensibles à la politique intérieure. D'ailleurs on ignorait alors les scrutins organisés dans la troupe. Ma passion d'antan, quasi éteinte, ne s'alimentait plus aux « immortels principes », car nous pressentions que le sort de l'Europe se jouait hors de nos frontières, entre la France et les Etats-Unis. Nous étions fort divisés, Jurassiens et Fribourgeois donnant raison à la fermeté de Poincaré et du maréchal Foch, tandis que nos camarades neuchâtelois, traumatisés par les soucis de l'horlogerie, épousaient les vues des Anglo-Saxons pour sauver l'Allemagne du chaos. Et nous les traitions ironiquement d'« anciens Prussiens » !

Telles étaient les seules et rares discussions politiques qui nous excitaient. Venus d'horizons différents, Fribourgeois, Neuchâtelois et Juras-siens, nourris à des sources diverses, dans l'ardeur combative de nos vingt ans devions découvrir que l'armée servait de creuset où se fondaient nos caractères cantonaux, creuset sans lequel nos petites républiques s'étioleraient en d'étroits compartiments.

Retrouvant la vie civile après six mois vécus sous l'uniforme, j'avais l'impression de rentrer d'un long voyage en pays inconnu, tant l'armée constitue un isolement, île, cloître ou prison selon les tempéraments. Muni d'un modeste pécule, assuré de quelques remplacements et de chroniques littéraires au « Démocrate », je réintérai la Faculté des lettres de Berne, répondant à l'appel du large venant de mes maîtres à penser. Néanmoins, l'armée m'avait marqué de sa dure empreinte — « die Härte », intraduisible — l'habitude de me lever très tôt, de planifier mon travail. Les alcools de l'adolescence, la griserie romantique du verbe s'évaporaient. Mais je me cherchais encore inconsciemment : cheveux en brosse à la Liautey comme un Saint-Cyrien, mais... cravate lavallière à gros nœud comme un poète du Chat noir ! Un psychologue averti eût diagnostiqué : personnalité instable, contours durs sur matière floue, ou l'inverse...

III. Retour aux sources : les maîtres à penser

La « Lehramtschule » (Ecole normale supérieure) dont j'avais suivi les cours étant imbriquée dans la Faculté des lettres, je retrouvai des visages connus, professeurs et étudiants. Débarrassé d'un fatras de disciplines encombrantes — pédagogie, psychologie, gymnastique, allemand — voyant mes heures hebdomadaires de cours ramenées de trente-cinq à une douzaine, je pouvais désormais me consacrer à la littérature, à l'histoire et à la philologie, un faisceau rétréci correspondant à mes goûts personnels, oubliés cependant qu'un problème capital se poserait :



Renseignements et prospectus par

Condor S. A., Courfaivre

Téléphone 066 56 71 71

1639

Si vous désirez
choisissez

connu

une montre de qualité
un balancier en
bronze au béryllium
sous le nom de

Glucydur

c'est un gage de précision



Marque déposée par

Les Fabriques de Balanciers Réunies

1640

pārli+cie

Chauffage central

Application de la chaleur
à tout usage

Chauffage par rayonnement

Chauffage au mazout

Climatisation

Installations sanitaires

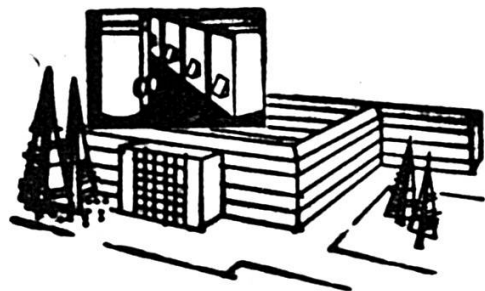
BIENNE

MALLERAY

SAINT-IMIER

TRAMELAN

NEUCHATEL



1645

la durée exacte de mes études. Innocent comme un blanc baudet, avec le zèle d'un néophyte, j'avais repris le harnais, sans me soucier de la longue route que j'aurais à parcourir, ignorant que le brevet de maître secondaire n'équivalait qu'à deux semestres à la Faculté. Et comme les postes dans les gymnases étaient rarissimes (un à deux par discipline et par lustre dans l'ensemble du canton de Berne), je devais donc, si l'occasion s'offrait, cueillir où qu'elle fût une place de maître secondaire. Sinon, comme le héron de la fable... Tout en étant prêt à répondre à l'appel d'une école jurassienne, je m'enfonçai avec joie dans l'étude, rêvant de conquérir, après six ou sept semestres, le titre envié de professeur.

Si les cours à la « Lehramtschule » groupaient de forts contingents d'étudiants — 30 à 120 — ceux réservés aux seuls inscrits à la Faculté, en revanche, ne comptaient que des équipes restreintes (3 à 12 étudiants). Aussi formions-nous une famille spirituelle, travaillant surtout dans les séminaires. Les « anciens » nous éblouissaient par leur science et leur aisance : Bonjour, futur historien et professeur à l'Université de Bâle, Piguet, spécialiste du Moyen Age, mort prématurément, Tönjachen, chantre de « Mia Engiadina » et mainteneur du romanche, Mlle Herking, future lectrice et professeur de diction.

* * *

Il est de bon ton de médire de l'université traditionnelle, dite humboldtienne, qui a marqué de son sceau, pendant un siècle et demi, le monde occidental. Certes, chaque discipline principale n'était enseignée que par un seul professeur ordinaire, « bonze » ou « ponte », créant la science officielle et l'incarnant, s'entourant d'une cour de disciples dont un ou deux seulement avaient la chance de lui succéder après une longue attente comme « privat docent », puis professeur extraordinaire. Ce système, qui engendrait souvent un esprit de docilité favorisant l'arri-visme et l'éclosion de chapelles, souffrait d'inconvénients. Mais l'actuelle inflation des titres professoraux et universitaires, la multiplicité des chaires ordinaires, l'incohérence et l'opposition des doctrines sous le couvert de la liberté dite académique provoquent une instabilité et un désarroi que n'ont pas connus au même degré les étudiants de ma génération. Tout en pratiquant le scepticisme scientifique, nous n'en admettions pas moins certains canons, facilitant recherches et démonstrations. Nos « maîtres à penser » étaient vénérés, sans que pour autant nous leur épargnions flèches et coups de griffes que de tout temps les cadets ont réservés aux aînés et les disciples aux magisters. Dans chaque Faculté, on comptait d'ailleurs sur les doigts de la main les professeurs ordinaires.

Gonzague de Reynold, patricien et philosophe

J'avais lu naguère « Cités et pays suisses », qui avaient nourri la ferveur helvétique de mes 18 ans. Mais j'ignorais tout de l'auteur, de ses goûts profonds, du cheminement de sa pensée. Gonzague de Reynold était plus philosophe et poète que littérateur. Honnête homme, ou gentilhomme, au sens du grand siècle. Un public huppé et hétéroclite de diplomates, de dames élégantes, de bas bleus de la gentry bernoise s'entassaient aux premières places de l'auditoire pour ses conférences heb-

domadaires, nous reléguant sur les strapontins latéraux. Conférences genre « Université des Annales », émaillées d'anecdotes, chefs-d'œuvre d'éloquence et de synthèse, car de Reynold excellait à broser de vastes fresques. Tout en marchant de long en large, il éclairait avec une mordante ironie les prétendues ténèbres du Moyen Age, le thomisme, le dualisme Empire-papauté, l'essence de la féodalité et ses incidences sur l'art et la littérature, en insistant sur un ordre politico-social bien structuré où le glaive, la croix, la corporation encastraient l'homme d'Occident dans un monde reposant sur la certitude de la foi et des valeurs supraterrrestres. Son ton emphatique et artificiel, si différent de celui, badin et familier, dont il usait dans les séminaires, nous agaçaient.

Dans son séminaire, de Reynold s'épanouissait et se montrait naturel. Il allumait sa pipe et nous autorisait à fumer. Causeries à bâtons rompus, analyses de textes confinant à la dissection, vues originales sur la civilisation burgundo-lotharingienne³, sur l'helvétisme, sur l'esprit romand, sur les débuts de la « Voile latine » en compagnie de Ramuz et de Cingria. S'il lui arrivait de nous décocher des banderilles, il admettait aussi qu'on pût l'écharper. On chuchotait que, délégué de la Suisse lors d'un congrès international en Sorbonne, il avait apporté avec emphase « le salut du haut de nos montagnes », et que le doyen Charléty lui aurait répondu : « du haut de cette modeste estrade... » Si non è vero... On chuchotait encore qu'appelé par le général Wille à organiser le service culturel de l'armée, en 1915, il s'était commandé un rutilant uniforme de major à l'état-major général, bien qu'il fût... service complémentaire non armé. Papotages de salon et coups d'épingles qui n'entaient en rien le respect qu'on portait à ce maître à penser.

Ses cours et exercices à la « Lehramtschule », au dire des étudiants alémaniques, eussent pu être donnés en sanscrit : incompréhensibles. Pour obtenir le quantum d'heures justifiant une chaire de professeur ordinaire, il avait dû accepter cet enseignement ingrat qui eût mieux convenu à un lecteur ou répétiteur : grammaire, conversation, menus textes à l'usage d'élèves alémaniques avides de connaissances pratiques. En 1929, quand une cabale, montée par des membres influents de la société des enseignants secondaires bernois, demanda sa mise à pied en dénonçant ses « théories réactionnaires » et son langage sybillin, de Reynold, digne et dédaigneux, refusant toute polémique, se retira sur sa « terre » de Cressier, en pays fribourgeois. Sans rancune, n'écoulant que sa conscience d'humaniste et d'historien, il écrivit le « Génie de Berne », comme il avait écrit le « Génie de Fribourg », unissant en un commun respect les deux cités des Zaehringen. Ce non-conformiste réactionnaire, magicien du verbe, ennemi du nivellement et de l'uniformité, donna quelque éclat à sa chaire de Berne. Le quarante-huitard que j'étais, hugolâtre, étalant avec un provocant plaisir l'« Humanité » et l'« Action française » qui gonflaient mes poches et mes méninges, apprit au contact de Reynold à respecter les constantes historiques et géographiques qu'on ne peut ignorer impunément. Dussé-je être honni, j'affirme que l'Etat de Berne, en 1930, s'est privé d'un brillant penseur musant hors des chemins battus.

³ Je l'ai rencontré à deux reprises à Berne, entre 1950 et 1960, aux côtés de van Zeeland, homme politique belge, à l'occasion de congrès d'études burgon-diennes. Tous deux se passionnaient pour ce problème.

Karl Jaberg, romaniste et dialectologue

L'enseignement des origines du français, de son évolution syntaxique et phonétique, complément obligatoire de la littérature moderne, était confié à Karl Jaberg, un des grands noms de la dialectologie romane. Ce Seelandais robuste, acharné au travail, qui donnait ses cours à 7 h. en été et à 8 h. en hiver — à l'opposé de Reynold, qui adorait les fins de journée ! — et possédait toutes les subtilités de notre langue, incarnait une science germanique et pédante, mais qui contribua, par sa technique, à enrayer la mort lente des dialectes et des patois.

Jaberg consacra trente ans de recherches et la totalité de ses vacances à l'étude des mœurs et des dialectes des populations alpines, des vallées du Piémont jusqu'au Frioul. Connaisseur du Jura, aimable, il avait servi comme officier au bataillon 22 et s'intéressait à notre patois dont il rêvait de patronner une étude. Je devins rapidement sa proie. Contrairement à de Reynold qui jonglait avec les idées générales comme un prestidigitateur avec des bulles irisées, il s'attachait au détail, décortiquait les mots, en notait l'évolution dans la forme et le sens au cours des siècles et d'une région à l'autre. Travail méthodique et prudent, exigeant des recherches de bénédictin avant de formuler une loi. Comme exercice de séminaire, il me chargea d'une enquête sur les outils aratoires et domestiques à Montignez, croquis à l'appui — on n'utilisait pas la photographie ! — et long questionnaire. Mes combourgeois, trop polis pour se dérober, en firent néanmoins des gorges chaudes, ayant peine à comprendre que l'Université s'abaissât à l'étude de menus faits et objets qu'eux-mêmes considéraient comme des vieilleries. Si certaines voix isolées prédisaient déjà la brutale disparition des patois, la masse n'y croyait pas ou ne s'en souciait guère. Des chercheurs isolés, Simon Vatré, de Vendlincourt, auteur d'un « Glossaire », François Fridelance, de Charmoille, et Jules Surdez, du Clos-du-Doubs, recueillaient dans l'ombre, abeilles modestes, des centaines de documents sur la langue et les coutumes de nos pères. Depuis lors, quelques bardes et mainteneurs ont surgi çà et là, dans le Jura-Nord, comme à Fribourg et en Valais. Nagent-ils à contre-courant ?

Bien qu'aimant mon terroir ajoulot, son patois truculent et coloré, plus épice que la langue fade imposée par des mœurs niveleuses et des cuistres, je ne me sentais ni la veine ni surtout la formation de base pour devenir philologue. Passionné d'idées générales, sans profonde culture gréco-latine m'ayant imprégné dès l'enfance, sachant au surplus qu'une thèse de doctorat chez Jaberg exigeait de longs semestres — du moins l'affirmait-on — que mes moyens modestes excluaient, je glissai lentement vers la spécialisation historique.

Karl Jaberg n'en demeura pas moins un de mes meilleurs « maîtres à penser », guide austère, bienveillant néanmoins, car il créait dans son équipe un climat d'aimable compréhension. Bien avant qu'on ne cherchât à supprimer d'inutiles barrières au sein de l'Université, il nous réunissait, à la fin de chaque trimestre dans son accueillant logis dominant l'Aar ou au « Schwellenmätteli » sous le pont du Kirchenfeld, voire au restaurant du Théâtre. Les propos gais fusaient, et Tönjachen l'Engadinois, et moi-même malgré une voix ingrate, nous devions chanter pour nos camarades qui n'y comprenaient mie. J'y allais régulièrement des mêmes

airs : « E bin bon djouè lai belle Suzon », complainte du service étranger, « Dainse, dainse, ptit gayou », contredanse des va-nu-pieds victimes du vin et du brandevin, et « Yadine, Yadâ », une rengaine à la mode vers 1920. Sans omettre les « Petignats », version patoise avec « lai pâle â tyu... » en terminus !

Après deux semestres d'hésitation (1922-1923), je me tournai vers les historiens — Richard Feller, Werner Naef et Kern, directeur des archives fédérales — qui considéraient cette discipline comme une science exacte au seul service de la vérité, celle-ci dût-elle blesser l'Etat, l'Eglise, les partis au pouvoir et les mouvements, quels qu'ils fussent. De brutaux combattants, préférant la banalité des faits et la précision des documents, loin des séduisantes fresques de Gonzague de Reynold qui visait à l'universel et aux constantes, loin de Karl Jaberg, ce chercheur intime qui, sous la pseudo-vulgarité des patois, découvrait des filons de poésie.

Dans mon panthéon personnel, je leur réserverai une place de choix...

Réminiscences en méli-mélo

Comparant mon sort à celui de mes camarades de Porrentruy et d'ailleurs, je me sentais un privilégié, tout compte fait. Certes, matériellement, j'en étais réduit plus qu'eux à la portion congrue et toute fantaisie m'était interdite. Certaine réclame tapageuse en faveur des « jeunes », issue d'une société de consommation qui ronge sa propre substance, n'était pas encore apparue : mode ad hoc, sex-appeal, disques, jazz, voitures 2 CV, vélomoteurs, films hebdomadaires, cigarettes anglaises et américaines, etc. Homoncles sans grande valeur commerciale d'une société d'adultes, nous nous contentions de faire figurer au budget hebdomadaire une ou deux chopes à 20 centimes, un café crème à 30 centimes et l'exceptionnel paquet de « Drama » (de la régie autrichienne des tabacs) à 50 centimes.

Retrouvant Berne et ses arcades, Stellien en demi-congé, le « stamm » ne m'était plus une obligation. Deux ou trois ans de différence d'âge me semblaient provoquer un écart d'une génération, car les propos de mes cadets, sans autre expérience que celle des études, tranchant de haut tous les problèmes, m'amusaient ou m'agaçaient : batailles à coups d'arguments puisés dans leur quotidien ou dans les cours de X et Y. Si la politique étrangère occupait leurs esprits, ils étaient en revanche insensibles aux événements suisses. Il y eut bien un vote fédéral au sujet des zones franches, qui fit l'objet d'un débat en séance stelliennne. Mus par un nationalisme ombrageux, mes camarades condamnaient l'abandon de nos droits séculaires sur la Savoie et votèrent farouchement non ! Le vent soufflait à droite...

Il me souvient des longues discussions que provoqua la parution de la « Garçonne », de Victor Margueritte. Roman de mœurs parisiennes décrivant des scènes salaces d'amours banales que le cinéma a depuis multipliées et grossies mille fois, mais qui valurent à son auteur d'être radié de la Légion d'honneur, dont il était commandeur. Débats nourris dans la presse et autour de la table stelliennne ; dans ce domaine-là, le vent soufflait à l'extrême-gauche...

Ni le naturalisme de Maupassant et de Zola, ni la « Vie parisienne » et autres « Froufrou » pour messieurs séniles n'avaient entamé une morale fondée sur un ordre stable, car le mariage consacrait une situation matérielle acquise — on ignorait les ménages d'étudiants — et les jeunes filles, élevées comme des oies blanches, se devaient d'attendre sans vains trépignements leur futur époux. La mode, d'ailleurs, revenait à la pruderie. Après quelques essais d'émancipation de l'immédiat après-guerre, la gangue des robes couvrant bras et jambes avait réapparu et les chapeaux à grandes ailes ombrageaient les visages. On ne dansait qu'aux fêtes reconnues, et les two-steps, one-steps, javas et autres contorsions exotiques étaient réservés à une poignée d'affranchis. Dans ce climat de puritanisme pesant où d'innombrables barrières se dressaient entre les sexes, les jeunes mâles de notre « stamm » se vengeaient par des propos crus, réservant au-dedans d'eux-mêmes la petite fleur bleue et cherchant un exutoire dans des amours ancillaires ou des aventures vouées au secret. On conçoit donc que la « Garçonne » ait provoqué d'interminables débats dans un monde cloisonné où la jeunesse aspirait à plus de franchise, sans déchirer les voiles d'une naturelle pudeur. Depuis lors, dansings permanents, égalité des sexes sans véritable étai moral, films et revues consacrés à Lesbos, aux invertis et aux pervers, souvent sous le couvert de la science, ont renversé la vapeur et rendu bien anodin un roman dit à sensation.

Une fête centrale tapageuse et... humide

En été 1923, la fête centrale de Stella helvetica se déroula à Delémont : cortège aux flambeaux, beuveries rituelles, nervosité de la gent féminine, rien n'y manquait. Deux incidents imprévus la rendirent pittoresque à souhait.

Lors de l'assemblée générale, un Stellien vaudois, étudiant à l'école d'ingénieurs, eut l'idée saugrenue de contester le choix de Delémont, les statuts exigeant que les centrales se déroulent en Suisse romande ! Onques ne vit-on si beau chahut ! Les Jurassiens protestèrent, menés par l'historien P.-O. Bessire, archevêque déchaîné, apoplectique, qui gesticulait et vociférait. Le gaffeur, stupéfait, s'excusa, et tout rentra dans l'ordre.

Il est de coutume, lors des centrales, de présenter au public l'un ou l'autre spectacle. Salle comble, consciente qu'on lui offrirait un régal. Et les jeunes filles de l'École normale des institutrices, guidées par le directeur Sautebin, occupaient les premiers rangs, s'appêtant à goûter l'art dramatique d'une équipe universitaire. Hélas, la chaleur de l'été, la moiteur d'un banquet, l'animation de retrouvailles helvétiques, un long cortège aux flambeaux, une propension au style bachique avaient eu raison du sérieux zuricois. Et les acteurs et le souffleur avaient déjà dépassé un degré d'euphorie permettant un circuit normal. Après un suspens de quelques minutes où les improvisations l'emportaient sur l'orthodoxie du texte, on entendit soudain un désespéré tonitruant : « Nom de D..., souffle plus fort ! » C'était une remarquable voix de basse, celle de Dosso, un Piémontais sympathique que chaque Stellien connaissait, parce qu'il avait fait la guerre dans les Dolomites comme jeune officier d'artillerie. Et le souffleur de hurler de son antre :

« Impossible, si tu es « rond », boucle-la ! » Et le spectacle continua, encouragé par les rires d'un public indulgent. Il s'acheva genre « Commedia dell'Arte » où l'improvisation fuse et mousse. Et Dosso, beau comme un dieu antique, conquiert les cœurs malgré sa « cuite ».

* * *

Après le gavage intensif de l'école normale et de la « Lehramt-schule », dont l'essentiel consistait à engranger un fatras de connaissances, je savourais la recherche personnelle, complément indispensable des séminaires, dans le silence imposant de la bibliothèque universitaire ou des archives, silence plus lourd que celui d'une cathédrale. Pas un chuchotis ; les initiés, se connaissant, se bornaient à saluer du chef. La découverte d'un monde neuf m'enthousiasmait, et je pensais à mes camarades « tape-tôle », ou douaniers, ou cheminots, refaisant toujours les mêmes gestes, enfoncés dans la routine. Et je savourais d'autant plus mon état qu'aucune session d'examen ne se profilait à l'horizon immédiat.

Un seul souci : outre mes leçons hebdomadaires dans un institut privé, je pondais, à périodes fixes, un article littéraire à l'intention du « Démocrate ». Loti, d'Annunzio, Pascal, Manzoni, Barrès, au gré des commémorations ou des trépas, offraient matière à chroniques ; et le « Paradis à l'Ombre des Epées », de Montherlant, qui venait de paraître, me permit une profession de foi vibrante en faveur d'un nouvel humanisme viril et combatif.

Hélas, que ne restai-je dans cet Olympe ! Guidé par un dieu pervers, j'écrivis quelques articulets d'une fatuité provocante sur... les causes psychologiques de la crise du français dans le Jura, en égratignant le plan d'études de l'École cantonale de Porrentruy. Audace d'un farfrelu et qui me valut de sérieuses inimitiés des officiels. B. Schnetz, directeur du « Démocrate », conscient de l'erreur commise, redressa la situation. Et je m'en tirai avec quelques écornures, refroidi dans mes élans réformateurs. Unique nuage d'une ère exempte de lourds soucis.

Comment la crise économique modifia un village

Les étudiants jurassiens et valaisans plantaient en général leur tente à Berne pour un trimestre. Pas de voiture ni d'auto-stop, et les voyages en chemin de fer — avec surtaxe pour trains express — grevaient vite un budget. Porrentruy et Montignez, mon village, hantaient d'autant plus mes rêves. Le professeur Jaberg m'ayant chargé d'un travail sur le patois, Montignez redevint mon port d'attache, durant les vacances, comme au temps de mon enfance⁴. L'après-guerre et la crise économique l'avaient profondément modifié en un lustre. Certes, venant du Mont de Cœuve, par les hêtraies fleurant la girofle et les mûres, je redécouvrais les mêmes toits, la même croix de pierre un peu de guingois à l'entrée du village, le même rythme lent des attelages de bovins dans le finage, immuable lui aussi. Et mes vieux amis, Léon Terrier, le sage

⁴ Cf. « Bulletin » de l'ADIJ, décembre 1970 et 1971.

« régent », mes oncles, d'autres sexagénaires, heureux de m'aider de leurs conseils, m'offraient le verre de l'hospitalité. Je ne me lassais pas d'ouïr leurs jugements pondérés, non dénués de sens critique, de constater leur respect des valeurs établies, leur indulgence à l'égard des faiblesses humaines, leur verdeur gauloise aussi, toutes vertus que nous ne pratiquions guère à notre « stamm » académique.

Mais mes contemporains manquaient à l'appel, happés par la ville, les usines, les bureaux. Quelques isolés restaient fidèles à la terre que reprenaient des fermiers alémaniques, honnêtes et tenaces. Les sociétés s'étiolaient : la chorale, d'essence libérale, se mourait, et la fanfare, conservatrice, s'essoufflait, sans que disparût l'antagonisme des uns et des autres. La bicyclette incitait les jeunes à rouler le dimanche pour découvrir d'autres horizons et assister aux matches à Delle et à Sochaux.

Une « coopé » s'était ouverte, dont on se méfiait au début. Mais ses vitrines bien garnies, ses fruits et ses légumes, ses conserves, son choix de charcuterie avaient vaincu les résistances les plus âpres. Et les deux épiceries familiales, cédant devant l'intruse, capitulaient.

Ceux qui, le cap de la cinquantaine franchi, avaient jusqu'alors partagé judicieusement leur travail entre la fabrique en ville et un minuscule lopin de terre au village, redevinrent paysanneaux vivant sans apport complémentaire, ni secours social ni assurances d'aucune sorte. Ils s'inclinaient sans révolte, acceptant la crise comme on accepte la grêle : un cataclysme qui vous dépasse.

Les femmes semblaient seules échapper à la mutation du temps. Plus que leurs maris et frères, habituées à mener de front dès l'enfance le ménage et la basse-cour, la cuisine et les champs, elles supportaient mieux la crise. Dans l'éclosion de leurs vingt ans, allègres, vives, aguichantes, ouvertes au monde, désireuses de plaire et de conquérir l'amour, brillant de la grâce éphémère des papillons, elles incarnaient le tempérament de la race. Une fois mariées, mes camarades d'enfance devenaient les colonnes du temple, toutes de devoir, reprenant les habitudes de leurs mères, la couleur grise des vêtements du dimanche, le maintien résigné, le patois qu'elles avaient dédaigné comme jouvencelles, la foi, le gros missel, les corvées maternelles et les lessives. D'instinct, elles assuraient la pérennité de l'espèce, sans souci des changements qui s'opéraient autour d'elles, éléments d'ordre et de conservation.

Une guerre... sans hostilités, suivie d'un marasme sans précédent avait secoué et modifié le village comme une maladie altère les traits d'un homme jusqu'alors en santé. S'il n'en meurt pas, il arrive que l'épreuve le revigore. Et j'y songeais souvent en voyant les vergers à l'automne étalant leurs richesses, un paysage aux lignes nonchalantes coupées de haies vives et de hêtraies moussues, un coin de terre à la mesure de l'homme, où celui-ci depuis deux millénaires avait fait souche. Le patois me révélait une richesse inexplorée : des imparfaits du subjonctif d'un emploi courant, des mots sonnante latin comme en Toscane, d'autres d'essence germanique, assimilés et polis comme des silex.

Montignez, sur son monticule, terre de marche entre Gaulois et Germains, dut certes subir d'autres secousses que la mutation de 1920. La vie continuerait, le village ne mourrait pas, les vieux et les femmes le démontreraient inconsciemment.

IV. Impromptus militaires : découverte de la Suisse orientale

En août 1923 eut lieu le cours de répétition du régiment 9. Par suite de draconiennes mesures d'économie, cadres et soldats ayant accompli du service actif en furent dispensés, de sorte que les compagnies étaient squelettiques. Des manœuvres de brigade, sous les ordres du colonel Guisan, se déroulèrent, régiment contre régiment, à cheval du Vallon de Saint-Imier. Ayant patrouillé pendant deux jours dans les gentianes, j'avais fini par repérer toutes les fermes de Chasseral, les chemins et les sentiers, un grandiose panorama vu des hauteurs dominant Tramelan et Les Breuleux. Mais d'ennemis... point ! Guerre invisible de combattants perdus dans la nature ou dans les fermes. Et le soir, les hommes du bataillon 24 étaient installés dans une forêt, creusant des fossés de tirailleurs, de vraies taupinières, avec leurs minuscules outils de pionniers. Dans la nuit, la troupe fut rabattue sur Les Breuleux pour y cantonner.

Mon camarade Gressot et moi, vers 23 h. 30, munis d'un billet de logement, nous échouâmes à la cure où nous attendait l'abbé Beuret, impatient, harassé, ayant ôté sa soutane. Figure légendaire, belle tête de vieux Chouan, anguleuse, un accent du cru, un style direct. Il salua Gressot, qu'il connaissait, par son prénom, et m'interpella : « Je vous connais aussi ; vous n'écrivez pas dans le « Pays », mais dans le « Démocrate », cette feuille de Satan que je lis chaque jour à l'Hôtel du Sapin ! » Eclats de rire, et nous trinquâmes, sans nous soucier du rituel coup de minuit, l'abbé certifiant qu'il ne buvait pas, mais se contentait... de tremper les lèvres dans son verre. Un joyeux drille, l'abbé Beuret, qui eût fait un splendide aumônier dans un régiment au service de France ou de Naples.

Le cours s'acheva sur une note imprévue. Lors de la critique des manœuvres, à laquelle assistait, paraît-il, un nombreux public, en plein air, le colonel divisionnaire Sarrasin, que la troupe appelait « Brissago », à cause de son teint foncé et atrabilaire, avait prononcé des propos acerbes à l'égard du régiment jurassien à la suite d'incidents survenus l'année précédente : des soldats ayant subtilisé des cartouches à blanc avaient tiré des salves dans les tunnels de Saint-Ursanne et de la Croix. D'où plaintes des CFF. De date immémoriale, il est vrai que nos gens dérobaient de la munition, utilisée ensuite, lors des fêtes villageoises, des noces et des baptêmes. La cinglante apostrophe du grand chef, fustigeant l'indélicatesse et l'indiscipline d'une troupe incohérente, avait soulevé l'ire du public, civils et militaires. Le colonel Cerf, réunissant les officiers sur l'étape du retour, nous manifesta son écœurement, en appela à l'honneur du Jura, menaça de démissionner. Il y eut quelques remous dans la presse et tout rentra dans l'ordre.

Et dès lors des mesures sévères furent prises lors de chaque licenciement : comptabilité de la munition, fouilles des sacs, etc. La munition à blanc disparut des kermesses et liesses populaires du Jura-Nord. Encore une belle coutume qui s'envolait !

Je fus convoqué certain jour au bureau de la brigade, à Saint-Imier, où m'attendait un fringant officier d'état-major général, frais émoulu

de l'École de guerre de Paris : le major Borel, futur commandant du I^{er} corps d'armée. Il m'offrit — j'en ignore encore le motif aujourd'hui — un stage de six semaines à Wallenstadt avec une équipe chargée de procéder aux derniers essais du fusil-mitrailleur avant son adoption par les Chambres et son introduction dans la troupe. Un pays neuf, une solde extraordinaire s'apparentant à celle d'un commissaire fédéral, et j'acceptai d'enthousiasme. C'est ainsi que je fus catapulté en Suisse orientale, en septembre 1923, au milieu d'une dizaine d'officiers de carrière, tous Alémaniques, majors et capitaines. Étais-je l'objet d'une mystification, seul Romand, seul lieutenant dans cet aréopage ?

D'emblée, l'ambiance me conquiert. Les grades ? A la rivière ! On ne reconnaissait que l'ancienneté. La tenue ? Le bourgeron bleu des mécanos. Le commandant de la place de tir, qui présidait à nos travaux, le colonel Otter, un ancien technicien féru de balistique et de pêche à la ligne, appelé familièrement « le Vieux », travaillait comme quiconque. De huit à douze et de quatorze à dix-sept heures, chacun dans son propre stand, on éprouvait l'arme nouvelle, munitions à satiété se perdant dans le lac proche. Et on notait avec précision les effets du tir, les ratés, l'échauffement du canon, les résultats en fonction de la position de l'arme et de la distance. En fin de journée, rapports colligés à l'intention du Service technique militaire.

L'administration militaire, avec la conscience et la lenteur qui la caractérisent, essayait une arme automatique redoutable qu'utilisaient depuis 1917 les armées étrangères et que la Fabrique fédérale d'armes allait mettre au point : le fusil-mitrailleur (FM) qui décuplait la puissance de feu de l'infanterie. Le perfectionnisme helvétique avait ajouté à l'arme trois supports (antérieur, moyen, postérieur), et l'indécision régnait encore au sujet d'une fermeture de culasse : ronde ou carrée. Un levier permettait de tirer coup par coup, ou par rafales, ou par magasin plein (30 cartouches).

Je m'étais lié d'amitié avec le doyen de l'équipe, le major Constam, futur commandant du III^e corps d'armée, alors en congé de l'École de guerre de Paris, qui me prêtait la « Revue française de l'infanterie », publiant de passionnantes études historiques sur la stratégie. On chuchotait bêtement qu'il était juif ! Antisémitisme toujours vivace... Les soirées étaient longues dans une villette de garnison vide de troupes ; mais les Churfürsten dentelées, le lac moiré et les hameaux qui s'y miraient, aux noms bien latins de Quarten et de Quinten attestant d'une colonisation romaine, et le petit vin du pays, autre témoignage romain, rendaient bien sympathiques au Latin que j'étais ce coin de sol helvétique. Tout comme Coire et ses vieux quartiers, que j'explorais le dimanche, où je m'efforçais de découvrir le substrat romanche sous l'alluvion germanique.

Nous eûmes ainsi quinze jours d'un sport aussi suave que le tir aux pigeons, puis le bataillon 85, de Glaris, entra en service pour élargir l'expérience. Ces petits hommes vifs, tisserands pour la plupart, agiles comme des chamois, répondant aux prénoms bizarres pour moi de Fridolin, Melchior ou Balthazar, s'intéressèrent aussitôt à cette arme nouvelle et à la tactique qui en découlait : la section traditionnelle déchirée en trois groupes dotés chacun d'un FM, progressant par sauts de puce dans le terrain et s'épaulant réciproquement. Et je dus, en un allemand

trébuchant et imprécis, leur indiquer les éléments de cette tactique nouvelle, aidé par un sergent, contremaître de son état, qui rectifiait, sans jamais sourire, ma boiteuse syntaxe ; et les hommes, eux aussi, indulgents, acceptaient cet officier romand, venu des confins du pays les instruire en un allemand inélégant et raboteux. Le lien confédéral, qu'invoquait si souvent G. de Reynold, dépassait alors mon entendement.

L'introduction du FM, exigeant de grosses dépenses financières, était vivement combattue par certains milieux, pour des raisons d'ordre financier, oubliées que nos milices, en 1923, en étaient restées au stade d'avant 1914 : une armée anachronique, dotée de fusils et de quelques mitrailleuses, coiffée de shakos en cuir bouilli... au milieu d'une Europe en déliquescence. Cet engin nouveau, dont la puissance de feu permettait, par suite de la crise d'effectifs, de supprimer la 4^e compagnie de chaque bataillon, engendra la guerre des cafés du commerce et des tables rondes, des raisons sentimentales compliquant un problème par lui-même assez compliqué. La démission fracassante du colonel Sonderegger, chef de l'état-major général, en conflit ouvert avec le Conseil fédéral sur des questions secondaires, augmenta encore le trouble des esprits. On regrettait la décision de cet officier général, un des plus brillants qu'ait connu notre pays, mais on condamnait aussi son geste cavalier et inopportun, propre à déplacer un problème technique sur le plan politique et affectif⁵.

Ma mission était presque achevée lorsque me parvint l'avis de ma nomination provisoire, pour une période de six mois, à l'École secondaire de Saignelégier. Cette nouvelle me laissait perplexe : Jean qui pleure et Jean qui rit, heureux d'obtenir un point d'attache et un gagne-pain, inquiet d'abandonner peut-être une vie passionnante de recherches et d'étude.

V. Saignelégier et le plateau franc-montagnard il y a cinquante ans

Les voitures étaient rares, et le commun des mortels n'accédait aux Franches-Montagnes que par le chemin de fer. Je débarquai à Saignelégier un certain lugubre dimanche d'octobre, tard dans la soirée, empruntant le RSG (régional Saignelégier-Glovelier) que les gens du lieu appelaient le « tchu-tchu », tant il ahannait et crachait de fumée. Wagons quasi obscurs éclairés par des lampes à pétrole ou à acétylène. Dans les recoins, confidences d'amoureux. Trajet que j'accomplis ensuite souventes fois par tous les temps et en toutes saisons, dans un paysage austère et silencieux, la voie évitant les villages bien qu'elle eût été construite à écartement normal. Les contrôleurs et le mécanicien, braves gens mal payés et mal vêtus, bavardaient volontiers de tout et de rien, plus soucieux d'attendre aux arrêts-buffets les voyageurs en goguette que d'observer un horaire strict.

⁵ Ce n'est qu'en automne 1924, après d'épiques débats, que le Conseil national consentit les crédits nécessaires — 30 millions de francs — pour la fabrication des FM ; et ce n'est qu'en 1930 que l'élite fut dotée et instruite, rejoignant avec un retard de dix ans les autres armées européennes, y compris celles des Balkans et des pays baltes et scandinaves. Trois ans seulement avant l'avènement dessiné par Léplatténier en 1917, introduit définitivement dans toutes les troupes de 1924 à 1932.

Cahoté dans le convoi, je supputais mes perspectives d'avenir. Cette Montagne, que je n'avais entrevue que dans de brefs séjours militaires et que nos Ajoulots qualifiaient volontiers de « pays de loups » — allusion aux hivers rigoureux que n'apprécient guère les gens de la plaine — m'agrèrait-elle ? Ou l'agrèrai-je ? Y vivrai-je six mois ou six ans ? Et comme ma nomination n'était que provisoire...

Le directeur de l'école m'attendait à la gare. Il avait tout prévu : chambre et pension, horaire, présentation aux classes, audiences protocolaires chez les membres de la commission d'école et chez les notables. Accueil aimable partout. La commission comptait cinq universitaires — trois juristes, un médecin et un pharmacien — un fabricant d'horlogerie au gros bon sens, et elle était présidée par l'homme le plus populaire qui fût, Alcide Grimaître, directeur du « Franc-Montagnard », cheville ouvrière du Marché-Concours de chevaux, vêtu d'une jaquette et coiffé du chapeau melon, d'une indépendance d'esprit à braver les anges et Lucifer. Un seul membre manifesta quelque réserve : la crise et ses conséquences exigeaient la suppression d'une classe, d'où le caractère provisoire de ma nomination. Avertissement discret qu'il était vain de caresser des illusions.

Saignelégier languissait : maintes familles avaient émigré et deux importantes fabriques étaient closes. Or, l'école secondaire, qui comptait cinq classes, du type progymnase mixte — une « Bezirkschule » argovienne — constituait un luxe pour une commune de 1500 habitants, les agglomérations voisines se refusant à verser toute subvention. Et la classe supérieure ne comptait guère que six à dix élèves, maintes familles envoyant leurs rejetons mâles à Saint-Maurice ou à Fribourg dès le début des humanités et leurs filles dans les pensionnats réputés de Suisse centrale. La commission, à l'expiration de ma nomination provisoire, pouvait m'élire pour deux ans. En 1926, lors de l'expiration de la garantie sexennale, l'assemblée communale, souveraine, déciderait du maintien ou de la suppression de cette classe à l'existence contestée. Or, le contingent des chômeurs pesait sur les finances communales dont les entrées tarissaient.

Et comme la femme de Lot, au risque d'être pétrifié, je m'abstins de regarder en arrière, vers Berne et mes maîtres à penser. Et Saignelégier me conquit, sa population, ses autorités, sa gent écolière, le charme du site.

Bourg de 1500 habitants, authentique préfecture à la bernoise, chef-lieu de canton à la française, Saignelégier n'était pas un banal village. Au centre, la préfecture, nombril du lieu, abritait un quarteron de magistrats, fonctionnaires et employés régnant sur un district de quelque 9000 habitants. Tout proche, faisant presque corps avec elle, la gendarmerie, les prisons, l'asile de vieillards, l'hôpital. Si les magistrats étaient « noirs », élus par le corps électoral, les fonctionnaires, en revanche, s'affirmaient « rouges », élus par l'Etat. Et nul ne s'en plaignait.

Deux médecins, deux pharmaciens, deux vétérinaires, un trio d'avocats-notaires, un géomètre, les « professeurs » de l'école secondaire, le doyen du clergé franc-montagnard, l'unique pasteur réformé de la région et deux agences de banque donnaient au bourg un air de capitale que renforçaient encore une dizaine de restaurants vivant surtout des foires mensuelles et du Marché-Concours annuel où affluaient des milliers

de visiteurs. Mi-ville, un tantinet coquette de ses élites, mi-village par la bonhomie et la familiarité de ses habitants, Saignelégier, qu'agrémentaient encore des estivants bourgeois — les safaris, croisières au long cours, voyages intervilles et migrations touristiques étant inconnus — offrait maints avantages. Commune radicale dans un district conservateur, elle affirmait son « moi » et sauvegardait son originalité.

J'héritais d'un horaire hétéroclite, mes aînés s'étant taillé, à juste titre, la part du lion : le français au cours moyen, l'italien, la gymnastique dans toutes les classes et, pour atteindre le quantum légal, un bouquet de glanures faites d'écriture et de sciences naturelles au degré inférieur. La classe, en ce pays de foi profonde, commençait par une prière, plus psalmodiée que méditée.

Les élèves, classes mixtes, de souche autochtone dans leur quasi-totalité, descendants de ces pionniers qui colonisèrent le pays dès le XIV^e siècle par le feu et la pioche — les Aubry, Beuret, Boillat, Brossard, Frésard, Girardin, Jobin, Paratte, Queloz, Vermeille — se distinguaient par une vivacité de bon aloi, le respect inné de l'autorité acquise dans ces familles nombreuses où la solitude des fermes aux vastes auvents et la combinaison des métiers d'éleveur de chevaux et d'horloger avaient couvé un type « sui generis », sage et fantaisiste tout à la fois, prudent et téméraire, traditionaliste et libertaire, maquignon ou poète, selon l'heure. Le contact s'établit vite et, conquis par mes élèves, ceux-ci devinrent mon bien et mes espoirs, si bien qu'au printemps 1924, la commission décida de maintenir la classe jusqu'à l'échéance sexennale.

1924 : la crise commence à s'estomper

Dans mon perchoir franc-montagnard, j'avais repris goût à la lecture des quotidiens, qui parvenaient au village vers midi : l'« Impartial », le « Démocrate », le « Pays », même la « Gazette de Lausanne » qu'on achetait à la librairie Grimaître, sans omettre le « Franc-Montagnard », journal régional et tri-hebdomadaire. Somnolente, comme un malade qui ne s'intéresse qu'à son cas, l'opinion publique vivait la crise. Tout signe avant-coureur de réveil économique excitait les commentaires. L'Allemagne, déchirée par le nationalisme revanchard de Ludendorff et des « Casques d'acier », mais cimentée par la majesté hiératique du vieux maréchal Hindenburg, tenait tête à la France engagée dans le guépier de la Ruhr ; elle avait fait faillite, émis un nouveau mark et repris ses échanges. Et le chômage reculait chez nous, un marché traditionnel étant recouvert.

La France, déçue d'être frustrée des fruits de sa victoire, abandonnait la Ruhr et boudait les Anglo-Saxons. La zizanie frappait nos voisins ; démission du président Millerand, élection de Gaston Doumergue, le « Gastounet » des chansonniers, Méridional habile à l'accent savoureux ; et malgré les vains appels à l'entente franco-américaine par Edouard Herriot, l'homme à la pipe, enfant du peuple, philosophe et musicologue, le franc français s'effondra brusquement. Étaient-ce manœuvres de bourse ou coup bas pour éluder les dettes de guerre ? Emoi aux Franches-Montagnes : le marché voisin se fermait, le chômage, qu'on croyait vaincu, ne régressait guère par suite du désordre monétaire européen.

Néanmoins, la reprise s'amorçait. Les usines du village reprenaient vie lentement, mais ceux qui avaient émigré ne rentraient pas au pays et des fabriques quasi neuves restaient vides à Lajoux et aux Pommerats, délaissées comme l'avaient été les fermes-ateliers des horlogers-paysans au début du siècle.

Le sacrifice financier d'une commune en faveur d'une école dont les élèves s'expatriaient ensuite pour faire valoir leur instruction pouvait sembler paradoxal. Cependant, dans mes contacts quotidiens avec de nombreux chômeurs, jamais je n'ouïs de récriminations. Enfants du XIX^e siècle, ils croyaient à la vertu de l'étude et souhaitaient simplement à leurs descendants une existence plus aisée et surtout plus stable que la leur, que ce fût à Bienne, à Genève ou à l'étranger.

Un seul problème excitait leur ire : les « gaubes », antique droit remontant probablement à l'époque de la colonisation — l'origine du mot germanique « Gabe » en est la preuve — et qui accordait aux bourgeois un droit de pâture et un lot de bois communal, mesure judiciaire dans une civilisation agraire. Lors de l'acte de classification des biens bourgeois, au siècle dernier, la commune mixte reconnut le droit des « gaubes » ; et celles-ci purent être touchées en nature ou en espèces au cours du jour par des citoyens dont l'unique mérite, sans même qu'ils fussent agriculteurs, consistait à exciper du titre de bourgeois. Il m'arriva de rencontrer, à la recette communale, d'heureux descendants des pionniers de jadis, encaissant le produit annuel de leurs « gaubes », bien supérieur à la modique quote-part du traitement communal que je recevais alors (la moitié de mon salaire mensuel, soit 350 francs). Droit acquis, on s'inclinait. L'orage grondait, mais jamais n'éclata. Dans mon pays d'Ajoie, on eût assisté à une bataille rangée...

Joux, gens, école et écoliers

Certains, dans le « Bas » m'avaient prévenu à l'égard de la Montagne et des Montaignons. Or, je ne découvris qu'un adversaire : un climat rude pour gens robustes, des hivers longs et souvent rigoureux, des printemps brefs et tardifs qui me plongeaient alors dans la nostalgie du doux pays d'Ajoie. Des voyages par monts et vaux, dans les fermes les plus reculées, en compagnie du docteur Chatelain, que j'accompagnais souvent, me dévoilaient des sites d'une incomparable beauté baignant dans une lumière de Provence : mamelons piquetés de hameaux, pâturages aux murs gris où règne un silence désertique, étangs et tourbières enchâssés dans des sites boréaux et mélancoliques, ligne bleue et lointaine du Chasseral barrant l'horizon vers la Suisse. Un saint laïque, mon ami Chatelain, communément nommé « Stoeck » — son surnom d'étudiant — désintéressé, bohème à ses heures, vivant pour ses malades et son art, se déplaçant dans une petite Peugeot, foulant la neige des chemins et des raidillons. Fermes cossues dans le « Haut », avec des chevaux en liberté, une ceinture de murets coupés de « clédars » et de « murgers » (tas de pierres), des citernes ; fermes minables des forêts du Doubs, à l'ombre, où on n'est riche que de bois et d'enfants ; hameaux en marge du trafic, où chacun se supporte sans s'aimer et guette derrière les rideaux l'arrivée et le départ du médecin.

Souvent, après la visite, on nous offrait le rituel verre de gentiane, médecine pour bêtes et gens, qui délie les langues et paralyse les jambes. Nos hôtes se révélaient soudain bavards, contents de briser le silence de leur solitude, sans jactance ni franchise agressive. Ils n'usaient plus guère du patois. La Chaux-de-Fonds, où vivaient nombre des leurs, et les bourgs horlogers du Noirmont, des Breuleux et du chef-lieu, tout proches, les assimilaient lentement. Ils étaient plus tolérants que ceux de la ville et de la plaine sans que jamais, surtout en politique et en religion, dont ils évitaient pudiquement de débattre, leur foi profonde et leur attachement au parti conservateur pussent être mis en doute. Leur intimité s'entourait de barbelés. Gens d'une terre isolée, où l'homme, au contact d'une âpre nature, sait qu'il n'a jamais pu compter que sur lui-même et sur Dieu.

Je retrouvais chez mes élèves, au-delà des espiègleries de l'âge, les caractères ancestraux : politesse prudente, soif de lire, ne serait-ce que la « feuille », dans les longues soirées d'hiver que ne meublaient pas encore les mass media, respect des structures sociales et des « tabous », souci maladif de ne pas se laisser influencer et de garder l'apparence du libre choix, d'où un sentiment d'amour-propre qui confinait vite à la susceptibilité. Mais leur confiance en la vertu du « maître » était totale : aucune fissure entre la famille et l'école — une seule exception justifiant la règle — aucun cas grave d'indiscipline ou d'immoralité. Ecole, corps enseignant, commission, parents tiraient à la même corde et visaient au même but.

Le corps enseignant comptait des maîtres éprouvés. La direction alternait annuellement entre deux aînés. L'un, A. Reinhardt, Delémontain, mathématicien, sec, précis, d'une aveuglante clarté, savait, dans cette discipline ardue, doser le raisonnement et le drill, passer du concret à l'abstrait avec un art consommé. L'autre, P. Bacon, Delémontain lui aussi, maître de français et d'histoire au degré supérieur, aux connaissances étendues, inculquait à ses élèves l'amour et le respect de la langue avec une aisance qu'eussent enviée maints collègues. Journaliste à ses heures, ses articles, sous le pseudonyme de « Fleur de Sapin », trouvaient un large écho dans le sud du Jura. Facétieux, il avait des mots à l'emporte-pièce. Un quidam au nez en aubergine et à la face empourprée par le gros rouge s'étant rasé la moustache, M. Bacon lui demanda sans sourciller s'il souffrait... du phylloxéra ! Certain avocat importun, à une table de « notables », se gaussait des « régents » et de la nuance qu'ils établissaient entre l'histoire et la préhistoire. Et M. Bacon de répondre : « Oui, maître, la différence est nulle, comme entre puce et prépuce... »

Mes deux aînés, à demeure à Saignelégier depuis douze ans, y avaient pris femme et me prédisaient que, comme eux, je ferais souche au pays des grandes joux, d'autant plus que la commission, en 1924, m'élut jusqu'à la fin de la période sexennale.

M. Crevoiserat, natif du lieu, nature artistique, rêveuse, d'une finesse de graveur, enseignait l'allemand, le dessin et le chant à tous les degrés. Et Mlle Beuret, fille d'un député du pays, brave, naïve et dévouée, dégrossissait les élèves de la classe inférieure.

Bien que venus d'horizons différents et de tempéraments divers, nous ignorions les heurts. Ils eussent été d'ailleurs impossibles, car,

contrairement à d'autres écoles où les salles des maîtres deviennent des antres à commérages ou à conspirations, la nôtre ne s'ouvrait que pour le travail du proviseur. Et nous faisons les cent pas, lors des pauses et des récréations, dans le long corridor de l'école, au vu et à la merci des élèves. Nos propos n'en étaient que plus amènes et réfléchis.

Et je m'enthousiasmai aussi vite pour mes élèves que jadis pour mes recrues, y découvrant des plaisirs nouveaux. Les filles, en général vives, consciencieuses, un brin émotives, entraînaient la classe en avant, alors que les garçons, patauds, souffraient souvent d'une élocution trébuchante. Plus que les ouvrages officiels et ternes, que je boudais, un manuel français et une revue pédagogique d'outre-Jura m'aidaient à défricher un champ neuf par leurs textes choisis et modernes, sans galimatias, à la portée des jouvenceaux. Et la gymnastique Hébert, à l'opposé du monotone système suédois, passionnait mes polissons dont certains voltigeaient déjà sur les chevaux qu'ils ramenaient des pâturages comme s'ils eussent été des cosaques. Et l'italien surtout séduisait les élèves du cours supérieur : les chansons tessinoises, l'hymne fasciste (ni honni ni prohibé en 1925 !), les « amorose », selon un programme peu orthodoxe et qu'auraient excommunié les officiels.

L'enseignant était libre au pays des hautes joux, la confiance régnait et nul n'en abusait...

Mais je m'embourgeoisais : chambre spacieuse avec chauffage central, à 25 francs par mois, chez un couple âgé sans enfants dont l'épouse me dorlotait et soignait mes rhinites et coryzas répétés en m'ingurgitant moult grogs et des décoctions de guimauve ; pension à l'Hôtel du Cerf, réputé à vingt lieues à la ronde pour sa cuisine et son entregent, à raison de 7 francs par jour — trois repas à table d'hôte — et j'oubliai très vite la pitance coriace des pensions pour étudiants faméliques et la spartiate fadeur des mess militaires. Et j'y découvris de surcroît la bien-aimée du Psalmiste.

Mais tout en appréciant mon existence nouvelle et le traitement mensuel de 700 francs — un Pactole pour les chômeurs et les gagne-petit — l'idée d'achever mes études universitaires me poursuivait comme un mirage. Car si les délices de Capoue m'enveloppaient lentement sans me déplaire, le lent enlèvement me guettait qu'avaient prédit mes aînés : l'engrenage des relations, le train-train quotidien, la vie facile, les obligations sociales auxquelles un membre de la communauté ne peut décentement se soustraire. Saignelégier, par son cénacle de « notables », habitués d'une table ronde ou du jeu de cartes quotidien et de l'apéritif aussi régulier que l'heure d'abreuver, par l'existence de multiples sociétés comptant sur de jeunes entraîneurs, par la rondeur démocratique des amitiés chaudes et humides de fin de semaine, invitait alors à la vie facile et douce, assaisonnée de sel gaulois chez les gais Montaignons. Et ceux qui y avaient goûté, disait-on, s'y laissaient prendre comme les nautoniers d'autrefois au chant des sirènes.

Il eût été impudique de se dérober à certains devoirs : société de tir qui vous désigne comme moniteur ; corps de sapeurs-pompiers — le soldat du feu est aussi digne de respect que le combattant militaire — où, après deux ou trois cours techniques, on vous confie le commandement de la « campagnarde », pompe hippomobile à crépine (un tableau d'Anker !) engagée lors des incendies des fermes et métairies ne dispo-

sant que de citernes ; soirées théâtrales des multiples sociétés rivales jouant Molière, Labiche et Tristan Bernard, et dont il faut être le metteur en scène... On cherche à lutter contre le lent enlèvement au risque d'être taxé de « collet monté peu sociable », d'autant plus qu'on répugne au tutoiement, cher à la gent politicienne en quête de facile popularité. On aimait vraiment le chaud contact social, dans les bourgs francs-montagnards, malgré la crise — fêtes annuelles, lotos, soupers-tripes, soirées-choucroute ! etc. — comme si la race se vengeait d'avoir dû, pendant des générations, vivre à l'écart dans les fermes et les hameaux.

Contre l'enlèvement : la fuite en avant

Bien qu'ayant cessé mes chroniques régulières au « Démocrate », piqué par je ne sais quelle tarentule, j'écrivis une virulente critique, au nom de la vérité historique, de l'ouvrage que venait de publier Ernest Daucourt, ancien conseiller national et préfet de Porrentruy, vieux lutteur auréolé et chef incontesté des conservateurs-catholiques : « Les troubles de 1836 dans le Jura. » L'article portait mes initiales. E. Daucourt citait des documents et des faits irréfutables. Sans prétendre faire acte d'historien qui met en relief les causes multiples et complexes d'un événement, l'esprit d'une époque, les erreurs réciproques, il cherchait surtout à fustiger les gaffes gouvernementales, à entretenir le zèle de ses troupes et à les mettre en garde contre des courants en sommeil toujours prêts à renaître. C'était son droit, mais nous ne parlions pas le même langage. Et mon rôle de croisé de l'objectivité scientifique, à 24 ans, contre un ancêtre chevronné de la politique, âgé de 75 ans, s'acheva sur une méfiance certaine du bon public franc-montagnard envers cet irrévérencieux jacobin.

Et je récidivai au sujet de la formation des maîtres secondaires jurassiens que certains voulaient confier à l'École cantonale ; je croisai durement le fer contre les « officiels », et ma mère, angoissée, m'écrivit que je me « suicidais » (dixit un maître du haut établissement).

Happé dans un cyclone infernal, je rechutai en demandant aux instances supérieures de désigner une commission consultative pour l'enseignement du français dans le Jura. Articles nationalistes, barrésiens, évoquant la « race jurassienne », le « sang rauraque ». Réalisant lentement que mes croisades confinaient à l'absurde, que ma naïveté touchait à la fatuité, la contradiction obstinée étant le lot des imbéciles, je choisis inconsciemment la fuite en avant, d'autant plus que je m'engluais dans des amourettes bien fugaces.

Et la fuite en avant s'opéra, causes conscientes et obscures, pour éviter l'enlèvement. Une fuite en avant romantique ! On réorganisait l'aviation militaire et son commandement recrutait, outre des pilotes, des officiers observateurs. Durée de l'école : trois mois. Les candidats admis s'engageaient à deux jours d'entraînement mensuel. Rémunération alléchante : 1000 francs de prime lors de l'admission au corps, 150 francs d'indemnité mensuelle et un supplément appréciable de solde par jour de service (5 francs, sous toutes réserves).

Comme la Perrette de La Fontaine, en un éclair j'entrevis tout à la fois une belle aventure qui me hantait depuis longtemps, l'échappée du marécage où je m'enfonçais et la reprise possible de mes chères études.

Un imprimé
soigné ?



IMPRIMERIE DU DÉMOCRATE SA
2800 DELÉMONT

1658

781

Four électrique
à cuve basse pour la
réduction du minerai de fer

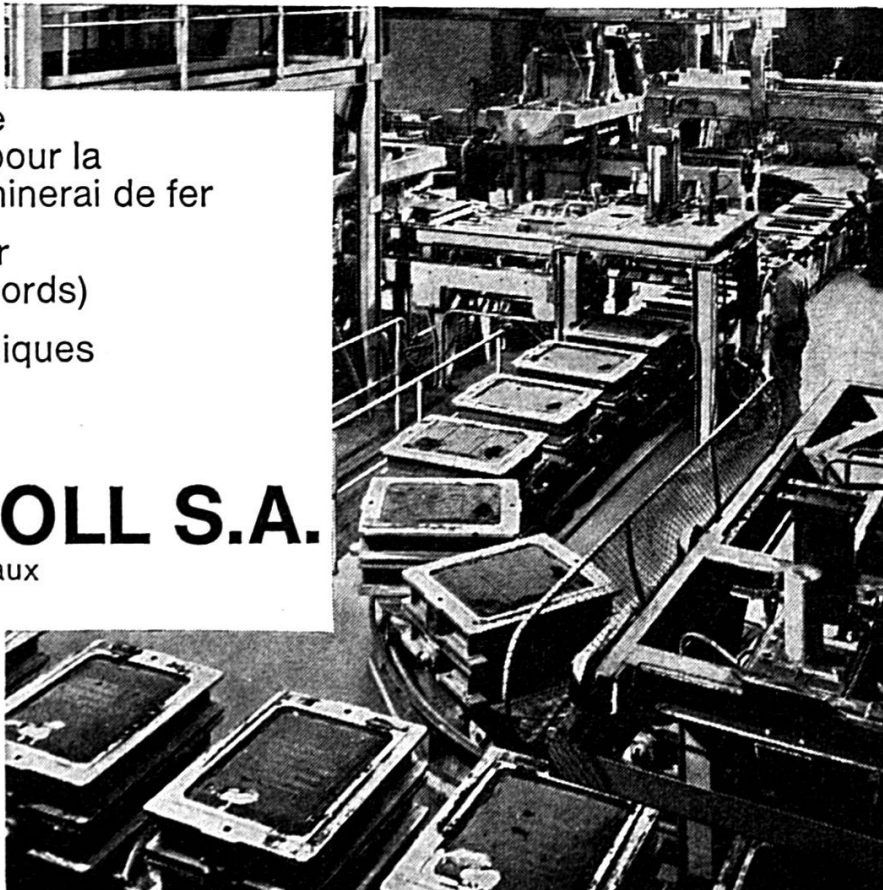
Fonderie de fer
(tuyaux et raccords)

Ateliers mécaniques

VON ROLL S.A.

Département Tuyaux
2763 Choindéz

Installation
de moulage
automatique



1606

Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements
ci-dessous et les recommander à vos amis

BONCOURT	HOTEL-RESTAURANT LA LOCOMOTIVE Salles pour sociétés - Confort	(L. Gatherat) (066) 75 56 63
MOUTIER	HOTEL SUISSE Rénové, grandes salles	(Famille M. Brioschi-Bassi) (032) 93 10 37
MOUTIER	HOTEL OASIS Chambres et restauration de 1 ^{re} classe Salles pour banquets de 30 à 120 pers.	(Famille Tony Lœtscher) (032) 93 41 61
LA NEUVEVILLE	HOSTELLERIE J.-J. ROUSSEAU Relais gastronomique au bord du lac Mariage, salles pour banquets	(Jean Marty) (038) 51 36 51
PORRENTRUUY	HOTEL TERMINUS Hôtel de 80 lits avec douches - bains - lift Rest. français - Bar - Salle de conférence	(R. Rey) (066) 66 33 71
SAIGNELÉGIER	HOTEL BELLEVUE Membre de la Chaîne des rôtisseurs et des cordons bleus de France	(Hugo Marini) (039) 51 16 20
SAIGNELÉGIER	HOTEL DE LA GARE ET DU PARC Salles pour banquets et mariages Chambres tout confort, très tranquilles	(M. Jolidon-Geering) (039) 51 11 21 / 22
SAINT-IMIER	HOTEL DES XIII CANTONS Relais gastronomique du Jura	(C. et M. Zandonella) (039) 41 25 46
UNDERVELIER	HOTEL DES GALERIES DU PICHOUX Ses spécialités culinaires Salles pour banquets	(M. Juillerat-Humair) (066) 56 77 77

Ayant obtenu un congé par une commission éberluée de ma soudaine attitude, je m'inscrivis à Dübendorf, malgré les pleurs et les oburgations de ma famille, toutes tribus réunies, qui me comparait aux trois légionnaires de notre ascendance, car l'aviation, dans nos villages, en 1924, équivalait au Tonkin ou à la Légion étrangère. Et dire que j'avais étudié, disait-on !...

IV. Dans l'aviation militaire : envolées, envols et voltiges

Notre aviation militaire avait été formée en hâte en 1914 par une quinzaine de pilotes venus de tous les horizons. On l'avait quelque peu étoffée au cours du conflit mondial, mais dès 1919, par manque de moyens, elle végétait.

L'aviation civile existait peu ou prou. On commençait à tisser péniblement des services de messagerie entre les grandes capitales d'Europe et avec l'Afrique du Nord. Quant à l'aviation touristique, elle comptait quelques appareils appartenant à des clubs organisant des meetings et promenant des passagers pendant un quart d'heure pour la somme de 50 francs.

Comme le pays ne disposait d'aucune réserve de pilotes, qu'on ne pouvait puiser, comme on le fit plus tard, dans les effectifs de la Swissair, et que l'expérience du dernier conflit avait démontré que la défense nationale inclut aussi l'espace aérien, on dut organiser l'aviation militaire dès 1920. Travail de lente et longue haleine pour créer un parc d'appareils — observation et chasse — former un corps de techniciens et d'instructeurs capables, des pilotes non professionnels, des observateurs, et le personnel au sol pour l'entretien du matériel et des aérodromes.

En 1924, quand je fus admis dans ce qu'on appelait la cinquième arme, les bases d'une organisation s'amorçaient. Mais la situation financière obligeait la Confédération à s'engager prudemment dans de nouvelles dépenses ; des pacifistes et des optimistes s'opposaient à la formation d'une modeste flottille, et dans les milieux traditionnels, on restait sceptique au sujet du rôle futur de l'aviation, tant civile que militaire. Il aura fallu les exploits de pionniers, tant en Europe qu'en Amérique, la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, le réveil brutal de l'aéronautique allemande pour que l'opinion publique, alertée, prenne conscience des possibilités de l'avion, dans la paix et dans la guerre.

En 1924, l'aviation vivait encore sa période héroïque.

L'ambiance de Dübendorf : au pays des baraquements

L'aérodrome militaire était situé dans une plaine, à proximité du village, banale bourgade de la banlieue zuricoise sans style ni passé.

Les formalités d'admission étaient fort simples : un examen approfondi par le médecin de place, baptisé « Landru » parce qu'il affichait une barbe frisant et roussâtre qui le faisait ressembler à un assassin défrayant alors la chronique. (On ignorait les nombreux tests et épreuves psychotechniques actuellement appliqués.) A mon grand dam, le Dr Landru me découvrit un daltonisme prononcé — confusion de certaines

teintes brunes, rougeâtres et vertes — et m'envoya tout de go chez le commandant d'école qui, en mâchonnant un brissago, éclata d'un rire gras devant ma mine déconfite : « Aucune importance, car vous ne serez pas garde-barrières ! »

Et c'est ainsi que j'entrai au cours d'observateurs, à la mi-juillet. Nous étions une vingtaine de lieutenants, les polytechniciens en formant la majorité ; les parements rouges des artilleurs dominaient, ainsi que le dialecte zuricois. Face au contingent alémanique, cinq Romands — Buclin, Genevois, Daccord, Vaudois (tous deux devaient trouver la mort en avion l'année suivante), Chaumontet et Ménétreay, Vaudois aussi, et moi-même — qui se regroupèrent d'instinct.

L'école de pilotes, qui avait débuté en février, se mua en comité de réception et nous accueillit comme des « bleus », avec un brin d'ironie et de condescendance. Brevetés de fraîche date comme pilotes et officiers, nos cadets en ancienneté, maîtres de la place et sûrs d'eux-mêmes, ils affichaient une gouaille acerbe, nous invitant à renforcer nos estomacs, à consulter un notaire pour l'acte testamentaire... Façon de braver le sort et d'en rire, tout comme certaines superstitions qui faisaient hurler à l'allumage de trois cigarettes avec la même allumette ! Au surplus, joyeux compères que nos pilotes, presque tous techniciens ou étudiants. Trois Jurassiens parmi eux : Sprenger et Spillmann, deux Biennois, mes camarades de l'Université de Berne, et Primault junior, futur divisionnaire et chef d'arme de l'aviation. Nulle différence entre nous — les « chauffeurs » et les « cobayes » ! — car nous nous retrouvions dans les démonstrations, dans certains cours théoriques et dans la formation des équipages.

Un lourd climat pesait sur Dübendorf : crise de matériel, d'effectifs, de cadres, de moyens dans tous les domaines. Un vent de fronde et de contestation soufflait à tous les échelons.

Six ou sept hangars abritaient la totalité du parc qu'entretenait une école de recrues de pionniers encadrée de mécaniciens à demeure. Minable parc ! Une vingtaine de DH 3 (Dornier-Haefeli, construits à Altenrhein), essoufflés, incapables de s'élever au-dessus de 3500 mètres, sans armement, obligeant l'observateur à se cramponner à son siège et à s'agripper à un balancier lors de l'atterrissage ; une quarantaine de DH 5 (modèles perfectionnés), plus mobiles, mais utilisables seulement pour la reconnaissance et la liaison ; quelques Zepp, appareils allemands s'étant réfugiés en Suisse lors de l'armistice de 1918, disait-on, puissants comme des éperviers, massifs, munis à l'arrière d'une tourelle mobile équipée d'une mitrailleuse ; dès 1927, les Fokker, de construction allemande, et les Potez, d'origine française, rapides, à grand rayon d'action, complétaient cet hétéroclite arsenal volant. Une collection de quelques monoplans du type Morane-Saulnier, monoplaces, frêles comme des libellules, réservés aux acrobates et aux chasseurs — le rêve de tout vrai pilote ! — donnait une note de fantaisie à cette invraisemblable flottille.

Les hangars provisoires, style Far-West, la jeunesse d'un corps d'instructeurs qui tâtonnaient sans programme ni traditions profondes, engendraient l'incertitude dans les esprits. Seuls quelques cadres dynamiques et imaginatifs créèrent de toutes pièces une unité de doctrine et donnèrent confiance à de jeunes officiers, fantasques souvent, romantiques et indociles, les soudant dans un « esprit de corps ». La vie d'ail-

leurs les distingua : Ryhner, ingénieur, futur divisionnaire et chef de l'aviation, Primault senior, Jurassien du Vallon de Saint-Imier, devenu directeur de l'Office d'expansion commerciale et président de la Chambre suisse de l'horlogerie, Wuhrmann et Zimmermann, grands seigneurs des ailes. D'autres, nos aînés de trois ou quatre ans, lourds de complexes, cachaient leur timidité ou leur inquiétude sous des dehors distants. Et la langue pour certains constituait un autre obstacle à surmonter avec les Romands. Car tous les cours se donnaient en allemand, sauf un ou deux. Des cours savants, livresques, non digérés : les éléments de l'aérodynamique, la navigation aérienne, la photographie, la radiotélégraphie, la connaissance des moteurs, disciplines souvent fastidieuses, exposées avec pédanterie et monotonie. Certain premier-lieutenant exigeait qu'on se levât à son arrivée et qu'on lui annonçât le cours ; et nous reprenions nos places sur un brutal « Sitzen ! », renforcé par un signe autoritaire de l'index vertical abaissé brusquement comme un couperet. Les vols et les nombreux exercices pratiques jetaient une diversion dans ces abrutissantes journées.

A ce sentiment d'oppression qui nous ravalait au rang de collégiens brimés et catéchisés s'ajoutait l'ambiance du lieu : tout respirait le provisoire, l'indéfini et la gêne matérielle. Nous nous entassions dix par chambre, comme dans un camp improvisé, sans armoire personnelle. Lavabos hors du dortoir et W.-C. communs. Nous ne pouvions travailler que dans les salles de théorie. Et le mess, au village, à dix minutes de l'aérodrome, ne nous accueillait que pour les repas. Aucune détente, aucune heure d'entraînement physique, aucun sport. Et l'humeur s'en ressentait.

On nous initiait aux travaux des « rampants », avec raison : caler les roues, virer l'hélice, mettre le moteur en marche, couper le contact, contrôler l'état du tableau de bord. Dans le but de sélectionner de futurs pilotes, on nous astreignait, deux mois durant, à l'apprentissage du vol à la double commande. Le capitaine Burkhard, entraîneur de la classe romande, nous apprenait le maniement du manche à balai. Un excellent officier, Emmenthalois placide, qui n'avait qu'un défaut : le réveil pénible ! Et comme nous devions, à tour de rôle — comme si le téléphone n'eût pas existé ni le réveil-matin — nous rendre à son domicile, au village, dès potron-jaquet, pour l'arracher à ses rêves, il pestait : « Pourquoi me réveiller ? On ne peut pas voler par pareil brouillard ! » Et si, dans notre haute sagesse, nous décidions de le laisser dormir, étant donné le temps incertain, la bordée s'abattait double. Au demeurant, bon camarade et pilote de chasse éblouissant, le capitaine Burkhard, sans un soupçon de rancune...

N'ayant aucune aptitude pour le pilotage, je fus rapidement biffé de la liste des pilotes in spe. Je maniais le manche à balai comme une baguette de tambour et plongeais involontairement de quelques dizaines de mètres, comme un acrobate, en direction d'un bosquet-repère où je faillis me poser brusquement plusieurs fois. Burkhard, à l'arrière, me gratifiait d'herculéens coups de poing dans le dos et d'une avalanche d'injures, secouait le manche, je lâchais prise, il redressait l'appareil et l'atterrissage s'achevait en trémolo. Nous nous efforcions de rire tous les deux, un peu jaune...

* * *

Les soucis d'un observateur

Si la science des moteurs m'intéressait peu, les missions de l'observateur, en revanche, me passionnaient : dessiner des croquis (gares, ponts, voies ferrées, entrepôts), repérer et photographier (obliquement ou verticalement) des fermes perdues dans un massif boisé ou montagneux en dosant l'éclairage, en évitant les trépidations de l'avion, en maniant rapidement la cassette contenant six clichés ; une erreur d'une seconde et la mission échouait. Et le lâcher du pigeon qu'on emportait dans un panier, geste anodin d'apparence et qui exigeait une réelle dextérité : la dépêche fantaisiste, envoyée du point X sur un billet minuscule de la minceur du papier à cigarette, plié en quatre et glissé dans un étui bagué à la patte du volatile, parvenait à Dübendorf avant nous... à moins que le malheureux oiseau, par notre faute, ne se décapitât sur le gouvernail du biplan. Et les messages par TSF avec des appareils primitifs : on émettait sans recevoir... ou le morse était indéchiffrable et inaudible. Il fallait d'abord dérouler une longue antenne à poids qu'on oubliait souvent de rebobiner dans le feu de l'action ; elle rasait les arbres et les toits, au dam des badauds, creusait un sillon à l'atterrissage et valait à l'équipage une semonce et des arrêts en chambre en cas de récidive.

Le dernier mois, on volait surtout en escadrille, exerçant les formations classiques nécessitant une stricte discipline des uns et des autres, sans exclure parfois de puérides pantomimes à l'intention du voisin : gestes amicaux ou comiques ou agressifs. Puis on nous initia aux principes du combat aérien, que nous devions surtout exercer lors des entraînements, de 1925 à 1928. Nos avions Zepp et DH 5 étaient équipés d'une mitrailleuse sur tourelle qu'on maniait tous azimuts, le magasin de l'arme contenant un film remplaçant la munition. Attaqués à distance par quelques chasseurs, on les couchait rarement dans la visée. Et le film développé révélait... un coin de ciel, encore du ciel et rarement un avion assaillant. Penauds et bredouilles, nous essayions alors les feux du capitaine Magron, un as de la balistique, qui nous entraînait aussi au tir plongeant sur des objets au sol.

Une pacifique diversion : par groupe de deux, nous relevions périodiquement les nombreux compteurs de la station météorologique : thermomètre, baromètre, anémomètre, hygromètre, pluviomètre et autres appareils en « mètre ». La météo en était encore à ses balbutiements, tout comme l'observation des nuages à laquelle on nous astreignait : nimbus, cirrus et autres formes en us !

Amis et camarades

Si la rancœur ou le découragement nous saisissaient parfois face aux brimades indignes de notre âge et de notre grade, un de nos camarades vaudois s'écriait en imitant le geste auguste du semeur : « F...-toi de ça et vois grand ! » Et on voyait grand quand, franchissant l'enceinte de l'aérodrome, on se recueillait dix secondes face au monument des « Ailes brisées » : 18 noms de camarades qui avaient rêvé, eux aussi, de vivre la grisante aventure de l'aviation (31 noms en 1928, quand j'abandonnai l'arme). Et la visite du hangar où reposait comme une relique l'avion d'Oscar Bider obligeait aussi à voir grand : un « cou-

cou », fragile comme une boîte d'allumettes, inconsistant, avec lequel le téméraire Bâlois accomplit des exploits qui le projetaient déjà dans la légende. Et nos aînés, qui l'avaient connu, contaient sa maestria dans l'acrobatie, sa provocante vitalité, son mépris des règlements, chevalier bravant la mort qui l'emporta à 29 ans, au soleil de l'aube, après une nuit faustienne.

Au cours des semaines, la glace fondit lentement entre instructeurs et élèves. Propice à l'éclosion de l'amitié, le travail en équipe nous unissait, sans distinction de langue. Pilote, observateur, unis étroitement, nous finissions par nous comprendre sans vaines paroles : un geste, une pression sur l'épaule, une légère secousse et l'avion, lui aussi, se pliait docilement à nos volontés, plongeant dans un nuage, tournant comme un rapace au-dessus d'un objectif à photographier, flânant au retour comme un oiseau repu. Nous changions souvent d'équipe et des comparaisons s'imposaient sans que se ternît pour autant la camaraderie.

En fin de semaine, l'école s'égrenait aux quatre vents. Le gros contingent — ceux de Zurich, Baden et Winterthour — ragaillardit par les retrouvailles familiales ou amoureuses, vidait aussitôt les lieux, alors que les Romands et les Tessinois traînaient leur ennui le long des quais zuricois, au concert de la Tonhalle ou dans les cafés mondains et snobs de Bellevue-Platz. Il m'arriva, en veine de tourisme, d'explorer souvent l'hinterland zuricois, Schaffhouse et son Munot, les féeriques paysages du vignoble et des maisons à colombages et encorbellements de Rafz et d'Eglisau.

En compulsant mon livre de bord

En feuilletant mes carnets de bord, jaunis, j'ai revécu certains vols inoubliables. Le 1^{er} août, Zurich brillant de mille lumières dans la nuit sombre, nous avons survolé la ville à plusieurs escadrilles, le dessous des ailes de nos avions ornées d'ampoules dessinant des croix fédérales. Et une fête très teutonne, au grand Hôtel Dolder, souligna d'humide façon cet exploit, baptême de notre promotion.

Il y eut aussi l'inauguration du monument des Rangiers, le 31 août 1924. Seul Jurassien à avoir survolé la sentinelle de granit, le premier à l'avoir contemplée... de haut... Mon carnet de route mentionne le départ de Dübendorf à 12 h. 55, le survol de Delémont - Les Rangiers - Mervelier de 14 h. 21 à 14 h. 45 et le retour au bercail à 15 h. 14 par ciel partiellement couvert. Nous frôlions la foule grouillante qui se pressait sur les routes menant au monument. Vision première et inoubliable du Jura : un puzzle, un entrelacs chaotique de vaux, combes et cluses se tournant le dos, boudant, fuyant vers tous les azimuts. Et comme nous virevoltions très bas, je finis par confondre tous les vallons qui menaient à la Caquerelle, panorama moutonné d'où les fourmis humaines nous saluaient à grands gestes.

Il y eut encore l'engagement, par avions isolés, aux manœuvres de la 2^e division, dans le Seeland, sur la Sarine et l'Aar. Pendant trois jours, avec la hâte d'un taxi, on faisait la navette entre Dübendorf et la zone des troupes. Comme le soleil boudait et qu'il pleuvait par intervalles avec de lourds nuages au sol, faute de pouvoir photographier on faisait de rapides croquis (composition des colonnes, tête, etc.) qu'on lançait,

par message lesté, à une centrale en arrière du front. Pluies diluviennes, atterrissage forcé près de Berthoud... où l'avion fut confié à la garde de la troupe ! Le lendemain, vol en rase-mottes jusqu'à Thoun. Et pendant deux jours, après plusieurs vaines tentatives, à travers d'éphémères éclaircies, nous réussîmes, avec notre fragile DH 5, au risque de nous rompre les os vingt fois, à profiter d'une trouée sur le Brünig pour rejoindre notre port d'attache. La guerre du ciel n'est pas faite que de romantiques émotions...

Un souvenir plus vivace encore, gravé dans le subconscient : le colonel Immenhauser, chef de l'aviation, type de gentleman-farmer qu'on rencontrait toujours précédé d'un couple de dogues anglais, nous avait enseigné quelques bribes d'histoire militaire, non pas celle de l'aviation et de son évolution, mais... les luttes du duc de Rohan, des Autrichiens et des Espagnols, en 1636, pour la possession des cols grisons et de la Valteline, et la campagne d'Helvétie de Lecourbe et Souvarov, en 1798, se poursuivant comme chat et souris dans le massif du Gothard. Mais Immenhauser avait un dessein : joindre la pratique à la théorie. Et nous reçûmes tous des missions aériennes au-dessus desdites régions, si bien que les défilés et sentiers de ces inhospitalières régions nous devenaient familiers. Il me souvient de l'impossibilité de survoler le Panix, notre DH 3 vétuste se refusant à prendre de la hauteur. Et certain matin lumineux d'octobre, je croquais la piste du San Bernardino — devenue depuis une route pour automobiles — quand le pilote Barella (qui se coiffait, sans souci de l'ordonnance, d'une casquette à la Cadorna), se retourna brusquement et me cria en désignant deux sommets à l'horizon : « Ticino, Ticino ! » L'avion, un DH 5 sensible, piqua du nez et le brave Barella le redressa avec peine. Son effusion s'arrêta court. Dix secondes de plus, pris en vrille, nous laissions nos os entre le val Misox et le val Blenio... pour l'amour du Tessin. A l'atterrissage, shake-hand muet et vigoureux valant tous les regrets d'usage.

Dirigeable et politique

Dans un climat scolaire, écrasés de besogne, nous ne lisions aucun journal et les discussions politiques étaient rares entre nous. Les pilotes paraissaient réfractaires à certains thèmes. Techniciens formés à l'école scientifique, ils ne s'attachaient qu'aux faits, et leur tranchante logique nous exaspérait. Ecœurés de la réserve des autorités, spécialement du Parlement, à l'égard de l'aviation tant civile que militaire, ils condamnaient la zizanie et vouaient aux gémonies les hommes politiques dont l'ondoyante habileté effleurait tous les problèmes sans les résoudre jamais. Certes, ces jugements sans nuance m'agaçaient parfois. Mais plusieurs de nos pilotes connaissaient les Etats-Unis et leurs grandes usines, d'autres avaient étudié ou accompli des stages en Allemagne, et révélaient le prodigieux essor industriel de ce pays, notamment en aéronautique. Et je les écoutais, sans conviction profonde, bien qu'ils aient affirmé que les usines Zeppelin, à Friedrichshafen, travaillaient à plein rendement et qu'un avion de combat, le Fokker, se fabriquait en séries malgré... l'occupation française et les clauses du Traité de Versailles.

Or, certain matin, un grand dirigeable Zeppelin, en forme de long cigare, se profila sur le ciel de Dübendorf. Il longeait le Rhin, majes-

tueux, à l'étonnement général. Quelques-uns de nos pilotes, sans le prendre en chasse, l'escortèrent jusqu'au-dessus de la Forêt-Noire. Nous étions éberlués, nos camarades ricanaient, mi-haineux mi-admiratifs : « Die Chreibe Dütsch ! » Le réveil allemand était tangible.

Insignes et colifichets : vanitas vanitatum

L'école s'achevait par un examen conçu selon toutes les règles de l'art : commission ad hoc, écrits, oraux, épreuve pratique. Celle-ci comportait une suite d'opérations tenant de la prestidigitation. Il fallait en un minimum de temps découvrir un objet près du pont de Sihlbrugg, au nord de Zoug, en griffonner un rapide croquis, prendre une série de photos obliques et perpendiculaires, envoyer un message par pigeon, transmettre un message chiffré par TSF. La hâte, un brin de nervosité, les moufles fourrées qui engourdisaient les doigts, tout concourait à brouiller l'ouvrage, si bien qu'un d'entre nous ne s'aperçut qu'à l'atterrissage à Dübendorf qu'il avait omis de lâcher... son pigeon ! Il enfouit le volatile dans la poche de sa combinaison et ne le libéra que par la fenêtre des W.-C., à deux cents mètres du colombier.

Consécration de la réussite et de l'admission dans notre flottille aérienne, l'insigne d'observateur, formé d'une aile avec étoile en filigrane vieil or cousu sur la manche gauche de l'uniforme, nous rendait fiers comme des conquistadors. En un instant tout était oublié : tracasseries, brimades, illogisme des programmes. Comme sous la magie d'un philtre, on se muait en héros antiques.

Affecté pour l'entraînement mensuel régulier aux aérodromes de Thoun et de la Blécherette près de Lausanne, de 1925 à 1928, je ne devais revoir que rarement Dübendorf, ses pistes et ses hangars. La place se modernisait d'ailleurs rapidement ; des casernes remplacèrent les baraquements du Far-West. Et l'aviation passa de l'âge héroïque à l'âge adulte : matériel volant, règlements, prescriptions, unité de doctrine dans l'emploi de nos avions.

Derniers vestiges de l'époque héroïque

Tous les pilotes et observateurs de l'élite étant astreints à des entraînements les derniers vendredi et samedi de chaque mois (novembre et décembre exceptés), j'entrai en contact avec la vieille garde de 1925 : Pillichody, Cramer le Genevois, Comte, mon compatriote de Courtételle, ayant conservé l'accent du cru, le capitaine Borel, professeur à La Chaux-de-Fonds, Chardon et André, acrobates aux prouesses alors légendaires, Mittelholzer, connu pour son exploration du continent africain jusqu'aux sources du Nil. Un Jurassien : Henzi, ingénieur à Moutier, ancien camarade de collège. Individualistes, se pliant avec peine aux exigences de la nouvelle discipline, il leur arrivait de commenter vertement l'horaire de travail, notamment quand la météo immobilisant les escadrilles au sol, nous « séchions » sur des exercices de radio ou des calculs de navigation aérienne. Heurt de deux générations, qui s'estompa vite. Les aimables fantaisies — faire plaisir à la troupe en volant à basse altitude ! raser les toits d'un village où l'on compte des amis... — disparurent et la cinquième arme, comme ses aînées, appliqua tous les règlements. Adieu la bohème...

Mais la stricte discipline n'empêchait pas les accidents. Maints camarades perdirent la vie, au point d'alarmer l'opinion publique, en 1925 et 1926, par suite de l'usure de notre parc. Le 15 août 1925, un samedi, jour de l'Assomption, je faillis aussi être victime, en compagnie du pilote Borner (futur millionnaire de la Swissair), d'un enlèvement vers le ciel. Nous étions partis sur un puissant et vieux Zepp, par un ciel immaculé, photographier un secteur de la région du Simplon. Au-dessus de la Gemmi, à 7 h. 12, panne de moteur due à un défaut des bielles. L'appareil, guidé par Borner avec un sang-froid inouï, glissa comme une feuille morte par le couloir de Loèche pour se poser, oiseau fragile, dans la plaine du Rhône, entre Gampel et Tourtemagne. Hélas, un canal d'irrigation compliqua l'atterrissage, le train s'enfonça dans un champ, roues arrachées et une aile enfoncée. Notice de mon journal de bord : 7 h. 49. Jour de fête en Valais, les gens flânaient ou se rendaient à l'office. Et nous étions à deux kilomètres de Tourtemagne. Borner souffrit d'une contusion de l'épaule, et moi-même du poignet, sans compter de multiples ecchymoses. Alors que mon camarade restait à panser son coucou, je me rendis, cahin-caha, à la gare de Tourtemagne pour aviser la gendarmerie... qui l'était déjà. Les curieux affluaient, contemplant à distance notre épave. Borner organisait un service d'ordre, tandis que je téléphonais à l'aérodrome de Thoun. Mes amis, quel accueil ! Alors qu'on eût dû nous féliciter de l'avoir échappé belle, une voix tudesque m'accueillit par une bordée d'injures : rogne et grogne, menaces de sanctions comme si les accidents fussent interdits le samedi, le personnel quittant les ateliers à midi ! De rage, je coupai court l'entretien. Et le chef de gare, sidéré de pareille désinvolture d'un fonctionnaire, me réconforta avec un viatique énergique, le secret de tout Valaisan. Quelques minutes après, le quidam du bout du fil rappelait, s'excusait de son incongruité, annonçant qu'une équipe de spécialistes arriverait dans la journée pour procéder au démontage de l'appareil.

La nouvelle de l'accident, amplifiée, se répandit rapidement dans le Jura, d'autant plus que les cadres du régiment 9 venaient d'entrer en service à Tavannes. Et quand j'arrivai impromptu, traînant du pied et battant de l'aile, reçu comme un Martien, je dus orienter les officiers, par ordre du colonel Cerf, en passant dans chaque bataillon, sur les problèmes de l'aviation et les moyens d'éviter le danger aérien. Tâche facile, car l'avion se bornait alors simplement à observer le mouvement des troupes. Un seul remède pour les « pauvres Suisses » : fuir les routes et rechercher les couverts !

V. L'oasis reverdit : joie et travail

Et je retrouvai Saignelégier, mon oasis après trois mois de vie turbulente. Je craignais quelque bouderie des autorités ou de la population après un départ aussi intempestif qu'inattendu. Et ce fut le contraire qui se produisit : maîtres, élèves et sociétés m'entourèrent comme l'enfant prodigue, on me criblait de questions aux tables rondes, questions pertinentes, judicieuses, émanant de ces ouvriers, éleveurs ou petits bourgeois qui pressentaient le rôle bouleversant que jouerait l'aviation au cours de la prochaine décennie. Et mes polissons, eux aussi, me sou-

mettaient à la torture... Je pus, sans aucun ennui, exécuter mes vols mensuels d'entente avec mes collègues qui se chargeaient gracieusement de modifier mon horaire. Solidarité et patriotisme n'étaient pas des mots creux en pays franc-montagnard. Et je me sentis moralement soudé à une communauté dont j'aurais vainement cherché ailleurs tant de compréhension et d'appui.

La situation économique s'améliora lentement, dès 1925. Sans être brillante, elle redevint normale. Plus de chômeurs, plus de gens aigris, mais ceux qui avaient quitté le village n'y revinrent que pour de brefs séjours ou des fêtes de famille. Aucune construction nouvelle. En revanche, les récentes découvertes techniques que la guerre avait fécondées ou mûries apparurent sporadiquement : un petit cinéma, chez Narcisse Piccot, qui projetait les gags de Chaplin, de Laurel et Hardy, ou les grands films français — « Belphegor », « Les Misérables », en trois ou quatre épisodes — attirait les jeunes dans une salle intime pour 1 fr. et 50 ct. ; les voitures automobiles et les camions commençaient, timidement, à sillonner les routes poudreuses sans détrôner la bicyclette et les attelages ; deux appareils Philips, achetés par des notables au prix de 750 fr., donnaient lieu à des invitations, et on captait cinq ou six postes européens émettant de la musique et de brèves nouvelles. Le monde commençait son inquiétante accélération qui rapetissait le temps et l'espace.

Après mes écarts de plumitif, retiré sur l'Aventin, je me contentais de lire les journaux d'un œil détaché. Nationalistes et utopistes s'affrontaient sur les tréteaux européens. Hindenburg était élu président du Reich et on lui prêtait l'intention de rappeler les Hohenzollern, tandis qu'en France, Painlevé, Blum et Briand cherchaient à tisser un réseau de pactes d'Occident garantissant le statut né de la guerre, d'entente avec l'habile Stresemann qui avait réussi à faire admettre l'Allemagne dans la Société des Nations. Le Pacte de Locarno engendrait chez nous un doux état d'euphorie, à l'opposé de celui de mes camarades pilotes alémaniques qui eux, nageaient à contre-courant.

Le franc français continuait à chuter, provoquant dans le Jura quelques krachs retentissants, tout comme le mark et le rouble quelques années auparavant. Comme les primes annuelles et mensuelles d'observateur remplissaient mon escarcelle au point de bénéficier d'un gain aussi élevé que celui d'un professeur de gymnase, j'en profitai pour parcourir la Lorraine et m'offrir un séjour à Paris à l'occasion de l'exposition des arts décoratifs. Les agences de voyages quasi inconnues et leurs alléchants programmes étaient ignorées du public et la voiture réservée à un cercle restreint de privilégiés.

Colmar, Strasbourg, Metz, ivres encore des fumées de la victoire et de la reconquête française, m'attiraient. Et le hasard voulut que j'assiste à la réception triomphale de l'École militaire de Saint-Cyr à l'avenue Rapp, à Colmar. Marchant d'un pas foudroyant, couverts de fleurs, sous les applaudissements frénétiques d'une ville en délire, les casoars blancs conquéraient le cœur des foules. « Le Paradis à l'Ombre des épées... » A la même époque, un gouvernement, à Paris, au nom de l'unité et de l'égalité, supprimait le concordat ecclésiastique et scolaire introduit en 1871 par le Reich, blessant la foi et le particularisme de ces mêmes foules alsaciennes.

Metz m'avait attiré à cause des champs de bataille de 1870. Il eût paru impudique à un Suisse neutre de se rendre en pèlerin à Verdun dont la terre fouillée d'obus n'avait pas encore été pansée, et dont les villages meurtris dressaient vers le ciel leurs carcasses calcinées. D'ailleurs la littérature technique y relative était encore peu répandue. Combinant itinéraires pédestres et ferroviaires, j'errai sur les côtes de Moselle et sur le plateau, pareil à celui de la Haute-Ajoie, où se profilent les villages de Gravelotte, de Rezonville et de Saint-Privat. De grandes croix de fer marquaient les emplacements des 20 000 combattants tombés dans un des heurts les plus sanglants de l'histoire, si bien que les anciens de Montignez disaient souvent : « Choir comme à Gravelotte. » Et je parcourus quelques kilomètres en compagnie d'un vieux paysan lorrain, taciturne, se souvenant mieux de la guerre des Prussiens — il avait 10 ans — que de celle de 1914. Flairait-il un espion, ou un Allemand, ou un détraqué ? A Gorze, un village allongé aux maisons étrangement soudées les unes aux autres, nous prîmes congé en bons amis après avoir bu ensemble une mirabelle dans l'estaminet du lieu.

Paris, un vertige pour tout provincial qui découvre la Ville Lumière. Je jouissais de l'hospitalité d'un mien cousin par alliance, hôtelier proche de la gare Saint-Lazare, qui me fit découvrir les Halles entre 4 h. et 6 h., au petit matin, hanter les bistrots de ses compatriotes morvandiaux et fraterniser en buvant du petit blanc avec des débardeurs au langage fleuri.

L'exposition des arts décoratifs, qui devait marquer un tournant dans le style des arts appliqués, ne m'apparaît plus que dans un halo. Béotien ignorant alors tout des courants contemporains, ce n'est que vingt ans après que j'ai compris qu'affleuraient le cubisme de Braque et de Picasso et les audaces de Le Corbusier, les tons criards et contrastés de Matisse et de Lurçat. Mon canon retardataire de la beauté s'arrêtait au mastoc 1900, au style « nouille », aux lys tordus, aux feuilles d'acanthé écrasées, aux rosaces et aux macarons.

Tout en refusant l'enlèvement, sans me dérober à certains devoirs sociaux inhérents à la fonction d'un enseignant — qui ne peut se borner au seul plafond scolaire — j'évoluai brusquement. Bien que resté fidèle à mes maîtres à penser et aux idéaux qu'ils s'étaient efforcé de m'inculquer, je me détachais peu à peu des théories de l'art pour l'art, de la littérature pour esthètes, attiré par l'histoire de la communauté nationale, des faits politico-militaires et des causes historiques, ethniques, géographiques et économiques qui les produisent. La recherche des « constantes », en somme, thèse chère à Gonzague de Reynold. Et quand l'assemblée communale de Saignelégier décida, à l'unanimité, de maintenir cinq classes à l'École secondaire, je repris contact aussitôt avec l'« Alma mater bernensis », désireux de trouver un *modus vivendi* propre à me replonger dans l'étude tout en respectant la dette morale que j'avais contractée envers un village qui plaçait au premier rang les valeurs de l'esprit.

La vie est belle à 25 ans : une santé de fer, un enthousiasme délirant, la matérielle assurée, un grand amour au cœur... Les individus, comme les générations, ont aussi leur Belle Époque : 1926 !

Novembre 1973.

V. M.